AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

PAR MADAME DE B***,

Auteur de *la Suite d'un Bal masqué*, de *la Méprise*, etc. etc.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n°. 12.
MARADAN, Libraire, rue Guénégaud, n°. 9.

M DCCC XVII.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

CHAPITRE PREMIER.

Tandis que l'adroite Amélie atteignoit le but de ses désirs, et que les plus brillans préparatifs annonçoient au public le mariage du favori, que devenoit le pauvre Auguste? Retiré dans une vallée solitaire, il ignoroit tout; les soins qu'il avoit pris pour cacher le lieu de sa retraite s'opposoient à ce

qu'il reçût des lettres de la ville, et le temps s'écouloit sans qu'il survînt aucun changement dans la situation de son âme. Il avoit vainement essayé du travail et de la lecture, en sorte que de longues promenades remplissoient seules ses journées. Dès le matin il parcouroit la campagne, et bien souvent la nuit le trouvoit loin de son asile. Là, privé de toute distraction, éprouvant je ne sais quelle jouissance à se croire abandonné par tous les hommes, les mêmes souvenirs et les mêmes idées entretenoient la même peine. Blessé dans son amour, dans son amitié et dans son amour-propre, aucun sentiment doux ne venoit soulager son cœur oppressé, rien ne relevoit son courage. Il avoit placé jusqu'ici tout son bonheur

dans ses affections ; où retrouver maintenant du bonheur? Après avoir laissé errer long-temps son ardente imagination, qui toujours lui créoit de nouvelles souffrances, ses pensées devenoient vagues, et son esprit tomboit dans un état d'affaissement qu'il prenoit pour du calme ; alors, comparant ce qu'il éprouvoit aux sensations vives qui naguère animoient sa vie, il ne voyoit plus dans l'existence qu'une suite de jours monotones, dépourvus de mouvement et de jouissance, et la mort lui sembloit préférable à cet *engourdissement* de toutes ses facultés. Un jour qu'il examinoit avec assez de sang-froid par quel charme Amélie avoit acquis sur lui un aussi grand empire, il fut contraint de s'avouer que son amour étoit plutôt

un entraînement de ses sens, une sympathie purement physique, qu'un véritable attachement du cœur. « Car, pensoit-il, tout en elle décèle une âme sèche, un égoïsme insupportable. L'ai-je jamais vu s'attendrir sur les peines d'un autre, et chercher à les soulager? Le désir qu'elle a de posséder une grande fortune, désir dont elle ne fait pas mystère, n'a d'autre objet qu'elle-même, puisqu'elle n'est pas bienfaisante, et qu'elle me blâmoit au contraire de sacrifier aux malheureux une légère partie de mon revenu.... » Cette idée rappela tout à coup au souvenir d'Auguste qu'il avoit quitté la ville sans s'occuper des moyens de faire passer à une vieille femme, dont il avoit reçu des soins dans son enfance, la pension

qu'il lui payoit tous les mois. Il se reprocha d'autant plus cet oubli, que la pauvre femme n'avoit pas d'autres moyens d'existence; et comme il avoit renvoyé son domestique la veille de son départ, il ne voulut pas s'en rapporter aux gens qui le servoient alors, et il résolut de retourner à la ville pour vingt-quatre heures seulement, afin de réparer son tort. Il partit donc, et s'arrangea pour arriver de nuit dans la maison qu'il habitoit. Il alloit monter l'escalier, lorsqu'il entendit demander d'une voix douce si ce ce n'étoit pas M. le baron de Mulden? — « C'est moi-même », répondit-il en se retournant; et quoi qu'il fit très sombre, il aperçut deux femmes qui venoient derrière lui. « Victoire, reprit la plus jeune, aver-

tissez maman; et vous, monsieur, soyez assez bon, je vous prie, pour entrer chez elle un instant. Nous étions fort tourmentées de ne pouvoir vous écrire. Le feu a pris dans votre appartement; maman va vous conter tout cela. » En parlant ainsi, la jeune personne montoit légèrement les degrés. Arrivée au premier étage, elle s'arrêta, et Auguste fut introduit dans un salon où il trouva madame de Walstein, propriétaire de la maison : c'étoit une femme de cinquante ans à peu près, dont l'air étoit noble et affable. Auguste l'avoit déjà vue une fois lorsqu'il avoit loué son appartement; mais il ignoroit qu'elle eût une fille. Elle reçut M. de Mulden comme une de ces personnes que l'on distingue des autres, et à qui la con-

sidération tient lieu d'une longue connoissance. Après l'avoir fait asseoir, elle lui dit qu'il y avoit huit jours, le feu avoit pris dans l'une des cheminées de la maison, et s'étoit communiqué à l'appartement qu'il occupoit par le tuyau qui traversoit une armoire : elle s'étoit vu forcée de faire ouvrir les portes. Le dégât n'étoit pas très-considérable ; mais il avoit fallu cependant le réparer, et les ouvriers y travailloient encore. « J'ai fait porter tous vos meubles, ajouta-t-elle, dans un autre appartement qui se trouvoit libre : je vais vous en remettre la clef, et j'espère, monsieur, que vous souffrirez peu de ce dérangement, car sous trois jours, au plus tard, les ouvriers auront fini. » Auguste répondit que son

projet avoit été d'abord de retourner dès le lendemain à la campagne ; mais que la chose étant ainsi, il resteroit pour éviter à ces dames l'embarras de faire tout remettre en place. Sentant d'ailleurs qu'il seroit peu poli de prendre aussitôt congé, il fit différentes questions sur la manière dont le feu avoit pris, sur les moyens qu'on avoit employés pour l'éteindre, etc. ; en sorte que la conversation se prolongea quelque temps. Comme il se levoit pour sortir, madame de Walstein lui demanda s'il avoit amené un domestique avec lui ? Il répondit que non. Elle l'engagea alors d'une manière si gracieuse à dîner le lendemain chez elle, qu'il lui fut impossible de refuser. « A demain donc, reprit madame de Walstein : Char-

lotte, dites à Victoire, qui doit être dans votre chambre, de conduire M. de Mulden à son appartement, et de prendre ses ordres, s'il a besoin de quelque chose. » Charlotte s'étoit assise près d'une table où elle travailloit; elle se leva aussitôt, et pour la première fois Auguste jeta les yeux sur elle. Mademoiselle de Walstein avoit dix-huit ans à peu près. Sa taille étoit svelte et remplie de grâce; sa figure, une des plus expressives que l'on pût voir, n'avoit rien de bien remarquable au premier coup d'œil, si l'on excepte ses yeux, qui étoient charmans. Bien loin de ressembler aux femmes qui ont ce qu'on appelle de *l'éclat*, et qui perdent tout à n'être plus vues dans le monde et en grande toilette, Charlotte auroit produit peu

d'effet dans un salon; le charme répandu sur toute sa personne ne frappoit pas d'abord; mais chaque jour elle plaisoit davantage, au point qu'on s'étonnoit bientôt de ne l'avoir pas assez remarquée, et qu'on finissoit par la préférer à toutes les autres femmes. Elle répondit aux excuses que lui adressoit Auguste sur la peine qu'elle vouloit bien prendre, avec une aisance et une simplicité qui lui étoient habituelles; mais si elle obtint de lui, au-delà de la politesse d'usage, une légère attention, elle ne la dut qu'à son âge, qui s'approchoit beaucoup de celui d'Amélie; car Auguste ne la regarda que pour la comparer, et se dire en sortant : « Voilà une jeune personne qui n'est pas mal; mais quelle différence ! »

On vint le lendemain matin, ainsi qu'on le faisoit chaque jour, demander de la part du ministre si le baron de Mulden étoit de retour; mais Auguste ayant défendu au portier d'instruire qui que ce fût de son arrivée, il put se croire à l'abri de toute visite, surtout en prenant la précaution de se rendre en voiture chez la bonne femme qu'il vouloit voir, et qui logeoit dans un quartier fort retiré. Il lui fut impossible de ne pas éprouver une vive émotion en traversant différentes rues de la capitale; mille souvenirs le frappoient plus vivement, et jamais il ne croyoit avoir senti son malheur d'une manière aussi douloureuse; en sorte qu'il venoit de passer une matinée fort triste, lorsque l'heure du dîner l'appela chez madame de

Walstein. Il se repentoit beaucoup d'avoir pris cet engagement, qui alloit lui imposer une contrainte insupportable; mais comme il n'étoit plus temps de le rompre sans impolitesse, il en prit son parti : « Et peut-être, pensoit-il en descendant, peut-être une distraction forcée me convient-elle mieux que la solitude dans laquelle je vis, et qui n'a fait jusqu'ici qu'entretenir ma foiblesse. »

Lorsqu'il arriva, madame de Walstein rentroit avec sa fille : elles étoient allées faire plusieurs courses dans la ville; ce qui naturellement servit de texte à la conversation.

— « Je crois aussi, monsieur, vous avoir vu sortir? » dit madame de Walstein.

— « Oui, madame, répondit Auguste, j'ai été fort loin d'ici. »

— « Avez-vous passé dans la grande rue? »

— « Non, madame. »

— « Nous y avons été arrêtées près d'une heure par les équipages de la noce. On avoit dit que le mariage du comte de Wolendorf se feroit au château; je ne ne sais pourquoi il s'est fait à l'église. C'étoit un monde! une foule! »

En parlant ainsi, madame de Walstein ôtoit ses gants, son schall, sans s'apercevoir qu'Auguste, pâle et tremblant, ne pouvoit plus se soutenir. Mais Charlotte, qui avoit tout vu, et dont les traits peignirent aussitôt la surprise et l'intérêt, s'empressa d'approcher un fauteuil, dans-

lequel Auguste s'assit, hors d'état de prononcer un seul mot.

— « J'espère, reprit madame de Walstein, que vous ne vous êtes pas trouvé trop mal à l'aise dans votre nouvel appartement? » Comme Auguste ne répondit pas : « Si vous le préfériez à l'autre, continua-t-elle, vous pourriez le garder. »

— « Mais comme il vous plaira; madame, dit enfin Auguste, absolument comme il vous plaira. »

— « C'est votre goût seul qu'il faut consulter, répondit-elle; je crois en effet que l'autre est plus commode, et dans deux jours on pourra y replacer vos meubles..... Ah! à propos de meubles, j'ai oublié de vous dire hier soir, monsieur le baron, qu'en transportant votre bureau, un des tiroirs

s'étoit ouvert ; il en est-sorti un portrait que j'ai serré avec le plus grand soin, et que voici. »

Reprendre ce portrait dans un pareil moment, c'en étoit trop pour Auguste, sans doute ; car il avança la main d'une manière si gauche, que madame de Walstein laissa échapper la boîte, qui s'ouvrit en tombant. Charlotte se trouvoit près de sa mère ; elle releva le tout, et jetant involontairement les yeux sur le portrait : — « Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est la...... j'ai cru qu'il étoit cassé, » reprit-elle aussitôt, en se relevant fort rouge ; et elle présenta la boîte à Auguste. Auguste, qui, malgré son trouble, avoit été frappé de l'exclamation, regarda mademoiselle de Walstein, dans l'intention de savoir

si son secret étoit découvert; mais Charlotte s'éloigna à l'instant, sans répondre à quelques mots de remercîmens qu'il lui adressoit d'une voix altérée. Comme Auguste ne pouvoit alors attacher d'importance à rien, ce léger incident ne l'arracha que pour une minute à son idée principale, et le coude appuyé sur la cheminée, il étoit retombé dans une rêverie profonde, lorsqu'on vint annoncer que le dîner étoit servi. Auguste seroit resté immobile, si Charlotte ne se fût approchée de la glace pour ôter son chapeau, et ne lui eût poussé le bras comme par mégarde. Il revint alors à lui; et, s'efforçant de rappeler ses esprits, il prit la main que lui présentoit madame de Walstein pour qu'il la conduisît à table,

et pria ces dames de vouloir bien excuser ses ridicules distractions. Il étoit cependant encore loin de pouvoir soutenir la conversation sur un sujet quelconque; mais heureusement pour lui, madame de Walstein aimoit beaucoup à parler et parloit fort lentement; et, par une bizarrerie qu'Auguste enfin remarqua, dès qu'elle reprenoit haleine, sa fille s'emparoit de la parole, ce qui le dispensoit absolument d'ouvrir la bouche, et lui donna tout le temps nécessaire pour se remettre entièrement. Dans toute autre circonstance, il eût ri de bon cœur d'une manière d'être aussi étrange; mais alors il remercioit le ciel que le hasard lui fit rencontrer deux femme aussi babillardes, et il se flattoit que tout le dîner pourroit se

passer ainsi, lorsque madame de Walstein, qui plusieurs fois avoit déjà fait à sa fille des signes, qu'Auguste n'avoit pu voir, dit, avec assez d'humeur: — « Mon Dieu! Charlotte, qu'avez-vous donc aujourd'hui? vous qui êtes ordinairement si taciturne, vous parlez sans cesse, et M. de Mulden ne peut prononcer un mot. »

Auguste, regarda Charlotte, qui rougit si prodigieusement qu'il en fut étonné d'abord; mais il finit par attribuer cet embarras à la honte d'essuyer un reproche devant un étranger.

— « Je puis vous jurer, madame, dit Auguste, avec une extrême bienveillance, que je suis bien loin de m'être aperçu que mademoiselle de Walstein parlât trop. »

— « Vous êtes bien aimable, répondit madame de Walstein ; s'il lui arrivoit de causer quelquefois, je ne l'aurois pas remarqué ; mais jamais, jamais je ne lui ai entendu prononcer vingt paroles de suite, lorsque nous ne sommes pas seules. »

Auguste un peu surpris, n'osa regarder Charlotte, dont l'embarras étoit au comble. Il changea la conversation, qui roula pendant quelque temps sur une pièce nouvelle que l'on donnoit le soir, et parvint à se vaincre au point de parler théâtre et littérature. On alloit servir le dessert.

— « Je serois assez tentée, dit madame de Walstein, d'aller ce soir au théâtre. Je pense que nos nouveaux mariés y seront. » Auguste pâlit.

« La comtesse est vraiment fort belle ; Charlotte trouvoit..... »

— « Ah ! l'ennuyeux animal, » dit Charlotte, en repoussant du pied un petit chien qui la caressoit.

— « Comment pouvez-vous frapper cette pauvre bête ! s'écria madame de Walstein ; vraiment Charlotte, vous avez aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. »

— « Elle me tourmente depuis une heure, » dit Charlotte.

— « Parce que vous l'y accoutumez tous les jours. Viens, viens, ma pauvre Bébé. »

Auguste pour le coup porta les yeux sur Charlotte ; mais elle s'étoit baissée pour donner à la petite chienne un aileron de poulet. Madame de Walstein entama le récit de

toutes les aventures de Bébé, ce qui dura jusqu'à la fin du dîner. Enfin, on étoit rentré dans le salon, et Auguste aspiroit après l'instant qui lui rendroit sa liberté, lorsque Charlotte rappela à sa mère le désir de voir la pièce nouvelle; elle insista pour qu'on allât dans la loge d'une femme de leurs amies, que l'on prendroit en route. Auguste se trouvoit ainsi dispensé d'éluder l'offre qu'auroit pu lui faire madame de Walstein pour qu'il l'accompagnât. Il prit congé, non sans essayer plusieurs fois d'adresser à Charlotte un regard reconnoissant; car il commençoit à croire que la conduite qu'elle avoit tenue ne pouvoit être l'effet du hasard; mais il ne parvint pas à rencontrer les yeux de sa timide bienfaitrice.

Lorsque, rentré dans son appartement, il fut enfin permis à Auguste de respirer, il n'en sentit que plus vivement le trait cruel qui l'avoit frappé. Forcé de se contraindre chez madame de Walstein, il n'avoit éprouvé jusqu'alors qu'une sorte d'étourdissement douloureux ; mais, lorsqu'il se trouva libre de se livrer à ses pensées, mille détails pénibles vinrent le torturer à la fois. Il assistoit en idée à la fatale cérémonie ; il suivoit le brillant cortége à la tête duquel Amélie et Frédéric, rayonnans d'amour et de bonheur, sembloient insulter à sa peine ; et les mots *ils sont mariés*, retentissoient sans relâche à son oreille, et déchiroient son cœur ; enfin, toutes les douleurs que peut se créer une tête

exaltée, Auguste les éprouva pendant plusieurs heures : mais cet état d'angoisse, semblable aux crises heureuses qui sauvent un malade, fut le dernier triomphe d'un amour que le mépris n'avoit encore pu éteindre. On ne peut expliquer toutes les bizarreries du cœur humain ; mais il arrive souvent au malheureux de reprendre ses forces sous le dernier coup qui le frappe. Soit qu'une espérance cachée s'anéantisse, ou que toute incertitude cesse ; soit que l'âme sente alors le besoin de prendre un élan plus énergique, il y a pour toutes les souffrances, sur lesquelles agit l'imagination, un terme extrême où l'on guérit. Auguste étoit parvenu à ce terme. L'espoir vague, qu'il avoit conservé jusqu'ici à son insu, se

trouvoit détruit sans retour, et tous les souvenirs n'avoient plus rien que d'odieux. Peu à peu sa tête se calma, la raison reprit son empire; le vif ressentiment qu'il éprouvoit contre Frédéric lui parut une injustice; car tout en lui devoit bientôt céder à ce sentiment équitable qui règne dans une belle âme, et qui s'oppose à ce qu'on mesure des torts sur le mal qu'ils vous font. Il se rappela le passé; les discours qu'il avoit tenus à Frédéric, les lettres qu'il lui avoit écrites. « Ne l'ai-je pas voulu? se dit-il. N'a-t-il pas dû me croire, lorsque je paroissois dégagé d'une chaîne aussi humiliante? Peut-il deviner toute la bizarrerie des mouvemens qui déchirent mon cœur et troublent mon esprit? Non, Frédéric me croit aussi

sage que je lui avois promis de l'être, que je devrois l'être en effet; il ne pense pas que tour à tour on puisse mépriser, haïr et adorer une ingrate? Ce tourment est créé pour moi seul; nul autre ne peut en concevoir l'idée. Tandis que je m'abandonnois à toute ma foiblesse, il me croyoit calme, et peut-être a-t-il regardé son mariage comme le seul moyen de me ramener près de lui? » En réfléchissant ainsi, Auguste respiroit plus librement; un vif sentiment de honte sur le passé dominoit tous les autres, et sa fierté renaissoit.

— « Hé bien, s'écria-t-il, il n'aura pas en vain compté sur mon courage: il faut me vaincre, le voir, et cesser enfin de rougir de moi-même. » En prononçant ces mots, Auguste se releva et marcha dans la chambre

avec vivacité : il jouissoit pleinement de cette sensation qu'éprouve notre âme lorsqu'elle recouvre son énergie, après avoir été long-temps affaissée. Un poids cruel n'oppressoit plus son cœur ; et content de retrouver *l'homme*, il jetoit autour de lui des regards fiers et satisfaits. Il remit dans son bureau le portrait d'Amélie, sans éprouver le moindre désir de revoir ses traits séducteurs. L'idée confuse de la comtesse de Wolendorf fut la seule qu'il permit à son esprit d'accueillir désormais, et toute autre étoit repoussée à l'instant. Il prit un livre, et parvint à fixer son attention sur sa lecture, jusqu'à l'heure où, pour la première fois depuis deux mois, il s'endormit enfin d'un sommeil calme et prolongé.

CHAPITRE II.

Le lendemain, la belle comtesse de Wolendorf déjeunoit avec son époux. Le comte attachoit sur elle des regards brûlans d'amour, mais ombragés par un nuage de tristesse, et de temps en temps un soupir s'échappoit de son sein, lorsqu'un valet entre et lui remet un billet.

« Ciel! Auguste! Auguste! » s'écrie le ministre, dont les yeux rayonnent de bonheur.

— « Il écrit enfin! » dit la com-

tesse, que cette lettre arrivée plus tôt auroit fort inquiétée.

— « Il est ici, il m'attend. Amélie! Ah, mon Amélie ! c'est maintenant que nous sommes parfaitement heureux! » dit-il, en la serrant dans ses bras.

— « Je l'avois bien dit, reprit la comtesse en souriant, nous avons employé le bon moyen. »

— « Mes chevaux! mes chevaux! »

— « Ils sont attelés, Votre Excellence. »

Le comte prend son chapeau, embrasse encore une fois sa femme, et s'élance comme un trait jusqu'à sa voiture. « Chez le baron de Mulden, ventre à terre! » crie-t-il au cocher. Et quoique son ordre fût exécuté à la lettre, il lui sembloit que les chevaux

n'avançoient pas. Enfin il arrive, il monte, il est dans les bras d'Auguste. « Auguste, tu reviens, tu m'envoies chercher, s'écrie-t-il, tu me donnes la vie, oui, la vie ! »

O céleste empire de l'amitié ! ô douce sympathie des âmes, devant qui tout s'anéantit ! Auguste, à la vue de Frédéric, n'éprouve plus qu'une sensation, il n'est plus qu'au bonheur de revoir le frère de son cœur; il le serre dans ses bras, et leurs larmes se confondent.

— « Oui, je reviens, dit-il, pour toujours, pour toujours. Tout ne doit-il pas céder à ma tendresse pour Frédéric ? »

Ces premiers momens donnés à leur émotion, ils s'assirent et se regardèrent en silence.

— « Tu es changé, » dit Frédéric avec un peu d'embarras.

— « Et toi aussi, » répondit Auguste, en lui serrant la main. — « Ecoute, continua-t-il, traitons d'abord les points qui pourroient à l'avenir nous mettre mal à l'aise ensemble. Nous parlerons de ton intérieur, de ta femme, comme si cette femme n'étoit pas mademoiselle de Harleim; car tu ne peux douter de mon vif intérêt pour tout ce qui te touche; mais tu ne me presseras pas d'aller te voir, attendu que tes sollicitations à cet égard me chagrineroient inutilement. »

— « Hé quoi, dit le comte tristement, tu ne viendras jamais chez moi? »

— « Ah! jamais, ce seroit trop

dire, répondit Auguste en souriant; mais il me semble que maintenant il seroit embarrassant pour la comtesse et pour moi...... »

— « Je ne puis donc pas me flatter que tu la regardes un jour comme une amie?.... » reprit Frédéric, en fixant sur Auguste des regards inquiets.

— « Je pense qu'elle ne m'inspirera à l'avenir d'autre intérêt que celui qui te sera relatif; mais il suffit, crois-moi, pour que je lui souhaite toute ma vie autant de bonheur qu'on pourroit en souhaiter pour soi-même. »

Puis, changeant de conversation, il voulut se mettre au fait de la situation où se trouvoit Frédéric comme ministre et comme favori. Après avoir

causé longuement des affaires les plus importantes, Auguste reconnut avec une grande joie que le comte, loin d'avoir rien perdu de son empire sur l'esprit du roi, étoit plus que jamais en faveur. La plupart des opérations de son ministère avoient eu le plus grand succès, et sembloient devoir le mettre à l'abri de la malveillance des envieux. Richesses, honneurs, il avoit tout obtenu par de là ses espérances, et ne voyoit plus devant lui qu'une suite de jours brillans et fortunés.

— « Ainsi, tu es heureux ? » dit Auguste.

— « Autant qu'un homme peut l'être, si tu m'assures que tu l'es toi-même, » répondit-il, en fixant sur Auguste un regard qui exigeoit la vérité.

— « Je le suis, dit Auguste sans hésiter ; et je suis enfin certain de l'être tous les jours davantage. »

— « Je te crois, grâce au ciel, » dit Frédéric du ton le plus touchant ; et comme il sentoit bien que le moment n'étoit pas venu de presser Auguste pour qu'il revît Amélie, il parla de toute autre chose. Auguste, en lui apprenant qu'il n'étoit revenu que la veille seulement, dit qu'il avoit dîné chez Madame de Walstein.

— « Madame de Walstein sollicite une pension du Roi, comme veuve d'un militaire qui s'est distingué dans la dernière guerre, dit le comte, mais je ne crois pas qu'elle l'obtienne, parce qu'on assure qu'elle a de la fortune. »

— « Tout au plus de l'aisance, répondit Auguste, à en juger par sa manière de vivre. Je suis fâché qu'elle n'ait point l'espoir de réussir. »

— « Mais pour peu que cela t'intéresse, on peut voir, » reprit Frédéric.

— « Elle a l'air d'une excellente femme, et elle pourroit alors marier plus avantageusement sa fille, qui m'a paru très intéressante. »

— « Hé bien, nous verrons. Quelqu'efforts que l'on fasse, tu le sais, tout ne se donne pas à la justice; et puisqu'il faut accorder des faveurs, autant vaut-il que celle-ci tombe sur la propriétaire de ta maison que sur une autre. »

Les deux amis convinrent ensuite

de l'heure à laquelle ils se verroient chaque jour, et se séparèrent.

Tant que dura cette entrevue, Auguste avoit été content de lui-même : pas un soupir, pas un regret n'étoit venu troubler le plaisir qu'il éprouvoit à revoir son ami. Il passa la journée à rétablir l'ordre dans ses livres et dans ses papiers, et le soir il se mit à travailler. « Voilà, se dit-il, en s'asseyant à son bureau, voilà les seules jouissances que je veux goûter désormais : l'étude et Frédéric suffiront à mon bonheur. Plus d'amour, plus de femmes; car elles se ressemblent toutes : leur finesse d'esprit se réduit à l'habitude du mensonge, et leur sensibilité prétendue au goût de la galanterie. » Ainsi Auguste ne faisoit grâce à aucune; car telle est la suite

d'une liaison longue et intime avec une femme sans âme, qu'on juge alors toutes les autres sur ce triste modèle, et que l'on n'est plus susceptible de reconnoître en elles ni bonté ni délicatesse.

Comme l'appartement qu'occupoit alors Auguste donnoit sur le jardin, il lui plaisoit plus que l'autre, et il résolut de le garder. Frédéric étant venu lui apporter, le lendemain, le brevet d'une pension que le roi accordoit à madame de Walstein, il descendit chez elle dès que son ami l'eut quitté. Elle étoit seule avec sa fille. Rien n'égale la surprise et la reconnoissance qu'elle témoigna, lorsqu'Auguste lui remit le brevet. Elle ne pouvoit concevoir que le baron de Mulden eût obtenu si prompte-

ment une grâce qu'elle sollicitoit vainement depuis dix-huit mois.

— « Ah! monsieur le baron, dit-elle, vous ne savez pas à quel point une pareille faveur nous est précieuse! Toute ma fortune consiste dans le revenu de cette maison, qui n'est pas considérable; j'étois hors d'état de faire tout ce que j'aurois désiré pour la mère de mon mari, la plus respectable des femmes. Tant que M. de Walstein a vécu, nous lui abandonnions une partie du traitement qu'il touchoit au ministère de la guerre. Depuis, il m'a été impossible de remplacer cette somme, et nous la ferions mourir, si nous lui parlions de quitter la petite ville qu'elle habite, et où elle est née. D'ailleurs, la dernière fois que nous sommes allés la voir nous l'avons

trouvée très-infirme ; elle ne pourroit supporter un déplacement; mais voilà, grâce au Ciel, et grâce à vous, de quoi la faire vivre dans l'aisance. »

— « Je vais lui écrire dès ce soir, » dit Charlotte, en baisant les mains de sa mère, et avec beaucoup d'émotion.

— « Ah ! c'est qu'elle aime tant sa Charlotte ! Et tu ne remercies pas M. de Mulden ? »

Charlotte se retourna avec grâce, et jeta sur Auguste un regard, qui pouvoit tenir lieu de tous les discours.

— « Mais comment avez-vous su, Monsieur, que je sollicitois cette pension ? » reprit madame de Walstein.

— « Par le comte de Wolendorf, Madame. »

— « En effet, je sais qu'il vient

souvent vous voir. Vous êtes donc fort liés ? »

— « Depuis notre enfance nous vivons ensemble comme frères. »

Charlotte regarda Auguste d'un air où se peignoit involontairement une grande surprise ; puis tout à coup, elle détourna les yeux. Son mouvement n'échappa point à Auguste, qui rougit un peu ; mais se remettant aussitôt, il fit part à madame de Walstein du désir qu'il avoit de garder l'appartement qu'il occupoit alors.

— « La vue du jardin vous décide, dit madame de Walstein, et vous avez raison. Ce petit jardin est vraiment joli. Je n'en accorde la jouissance à aucun locataire, afin de n'être point gênée quand nous nous y pro-

menons ; mais vous sentez bien que pour vous cela devient différent, et vous êtes très-sûr de nous faire un grand plaisir toutes les fois que vous voudrez y descendre. »

Auguste remercia beaucoup madame de Walstein, dont les manières lui paroissoient fort aimables ; on se trouvoit à l'aise avec elle. Quoiqu'elle parlât un peu longuement de sa famille et de son intérieur, il y avoit dans tout ce qu'elle disoit un air de confiance qui répandoit un certain intérêt sur ce genre de détails. En général Auguste étoit très-sensible aux charmes de l'intimité, et chez madame de Harleim il n'en avoit jamais joui ; même lorsqu'il fut sur le point d'épouser Amélie. La mère et la fille rougissant de leur pauvreté, se

donnoient mille peines pour cacher l'état de gène dans lequel elles vivoient. Tout entre elles étoit mystère et chuchotage, petitesses dont Auguste avoit souffert cent fois, et que sa foiblesse seule avoit pu lui faire excuser. Madame de Walstein, au contraire, avoit ce ton de franchise et d'abandon qu'on trouve chez les gens qui n'ont rien à cacher, et qui rend leur commerce plus agréable que tout autre ; il accepta donc avec plaisir l'offre qu'on lui fit de rester pour prendre le thé, et passa toute la soirée avec les deux nouvelles amies que lui donnoit la reconnoissance. Cette fois Charlotte parla fort peu ; en plusieurs occasions elle eut pour Auguste ces soins et ces égards qui témoignent la plus grande bien-

veillance, mais à peine lui adresa-t-elle la parole; et Auguste, prévenu alors contre toutes les femmes en âge de plaire, crut voir de l'affectation dans cette manière d'agir, en sorte que madame de Walstein devint le seul objet de ses prévenances et de son attention jusqu'au moment où il prit congé.

—

CHAPITRE III.

Peu à peu Auguste s'accoutuma à passer la plupart de ses soirées chez madame de Walstein. Une grande partie de sa matinée étoit consacrée au travail; car il eut bientôt repris ce calme et cette force d'esprit qu'il avoit cru perdus sans retour. C'étoit le plus souvent après dîner que Frédéric venoit passer une heure ou deux avec lui, après quoi il descendoit chez ces dames, et terminoit sa journée avec elles. Il ne fut pas longtemps à remarquer dans Charlotte

quelque chose qui la distinguoit tellement du vulgaire, que l'on étoit forcé de s'occuper d'elle, ne fût-ce que par curiosité. Sa contenance, son ton, offroient un modèle de noblesse et de décence : il étoit impossible de porter plus loin la réserve, et cependant il arrivoit en mille occasions que ses yeux et toute sa personne exprimoient subitement l'émotion la plus vive; presque toujours alors l'embarras succédoit à l'impression qu'elle n'avoit pu cacher, et elle reprenoit l'air calme qui lui étoit habituel; en sorte qu'un habile observateur ne tardoit pas à découvrir qu'il y avoit en elle je ne sais quoi de *secret*, qu'elle s'imposoit la loi de ne jamais manifester, et que son âme éprouvoit toujours beaucoup plus que n'exprimoient ses discours. Son

amour pour sa mère étoit extrême ; tout ce que la plus vive tendresse peut inspirer de soins délicats étoit prodigué par elle à madame de Walstein, mais elle faisoit en sorte qu'on le remarquât le moins possible. Aussi madame de Walstein dit-elle un jour en riant : « Je ne sais comment s'y prend Charlotte, mais elle trouve le moyen d'échapper à la reconnoissance. Moi, par exemple, elle me soigne du matin au soir ; tout est prévenu, tout est fait autour de moi, et je ne puis saisir une occasion de la remercier : elle me sert à la manière des sylphides. »

Auguste, qui venoit alors depuis près de trois mois chez madame de Walstein, et qui commençoit à croire que Charlotte valoit la peine d'être

observée avant qu'on la jugeât, se rappela tout à coup le premier dîner qu'il avoit fait avec elle, et la regardant d'un air fort expressif : « Oui, dit-il, *à la manière des sylphides*. J'ai déjà cru remarquer une fois quelque chose de mystérieux dans les secours accordés par mademoiselle de Walstein. »

— « Quelle idée ! » dit Charlotte, en souriant avec un peu d'embarras.

— « Hé quoi, voulez-vous le nier ? reprit Auguste gaiement ; l'instinct du sexe l'emporte-t-il au point de rendre la noble Charlotte dissimulée ? »

— « J'avouerai tout ce qu'il vous plaira, répondit Charlotte avec vivacité, plutôt que de vous entendre dire du mal des femmes, comme cela vous arrive si souvent. Quoi, monsieur le baron, avant d'offenser ainsi notre

sexe, ne pensez-vous donc jamais à votre mère ! »

Il seroit impossible de peindre l'air avec lequel Charlotte prononça ces derniers mots ; il auroit suffi pour toucher Auguste, lors même que le souvenir de la comtesse de Waltoff ne seroit pas venu la frapper aussi vivement.

— « Et si vous saviez, dit Auguste, qu'ayant perdu ma mère fort jeune, celle qui m'en a tenu lieu étoit un ange de vertus et de bonté, vous me trouveriez bien plus coupable. J'ai cependant besoin que vous me pardonniez pour me pardonner à moi-même. J'ai le plus grand tort, en effet ; et jamais, à partir de ce moment, je ne dirai un mot contre les femmes. Me pardonnez-

vous le passé, mademoiselle de Walstein ? »

Charlotte lui tendit la main en souriant, et il la pressa de ses lèvres avec respect.

— « Fort bien, dit madame de Walstein en riant; voilà la paix faite; cependant il faut convenir que Charlotte est un peu sévère. »

— « Non, non, répondit Auguste, elle est toujours, toujours ce qu'il faut être. » Et la conversation prit un autre tour. Mais quelques jours après un cousin de madame de Walstein se trouvant chez elle en visite, on parla de *délicatesse* dans les manières, les sentimens et les procédés. Chacun avoit fait différentes réflexions sur ce sujet, à l'exception de Charlotte qui n'avoit rien dit, lorsque Auguste se tournant tout à coup vers elle : — « Et

moiselle de Walstein, dit-il, je serois bien curieux de connoître votre opinion sur la *délicatesse?* »

— « Je pense, répondit Charlotte, que celui qui en est privé perd de grandes jouissances; car en beaucoup d'occasions il ne comprend pas les autres hommes. »

— « Comment! dit en riant le cousin, croyez-vous donc, Charlotte, que la plupart des hommes ont de la délicatesse? Et les femmes peut-être? » ajouta-t-il, en riant plus fort.

Charlotte regarda Auguste, qui répondit sans la regarder :

— « Les femmes en ont généralement plus que nous; cependant j'en ai connu à qui ce sentiment étoit totalement étranger. » En achevant ces mots, il tomba dans la rêverie, et

pendant quelques instans, il ne prit plus aucune part à la conversation qui se continuoit.

— « Hé bien, cette musique? dit le cousin; n'entendrai-je pas aujourd'hui mon air italien? Je ne suis venu que pour cela. »

Auguste n'avoit jamais entendu chanter Charlotte; quoique madame de Walstein eût souvent dit que sa fille étoit excellente musicienne, elle l'engageoit rarement à se mettre au piano, et la laissoit maîtresse de refuser, ce que Charlotte avoit toujours fait; en sorte qu'Auguste pensoit bien que le *grand talent* de mademoiselle de Walstein se réduisoit à quelques dispositions, puisqu'elle évitoit constamment de se faire entendre. Pour ce soir, cependant, ce fut toute autre

chose. Sur les premières paroles de son cousin, Charlotte se leva; et s'approchant d'Auguste, qui n'étoit pas sorti de sa rêverie : « Aimeriez-vous la musique, monsieur de Mulden? » lui dit-elle.

— « Excessivement, » répondit Auguste, en se levant fort surpris.

— « C'est que je ne veux rendre personne victime de ma complaisance pour M. de Geisberg, » reprit Charlotte avec gaîté. Et M. de Geisberg (c'étoit le nom du cousin) ayant porté les bougies sur le piano, elle chanta aussitôt l'air qu'il avoit désiré.

Si jamais l'étonnement fut porté au comble, ce fut lorsqu'Auguste entendit la plus belle voix, jointe à une méthode qui rappeloit les premiers talens de l'Italie. Jamais dans la société

il n'avoit rien rencontré de pareil : il croyoit rêver ; et les yeux arrêtés sur Charlotte, il éprouvoit une sorte d'extase.

— « Bravo ! bravo ! s'écria M. de Geisberg à la fin du morceau. On n'a jamais chanté comme cela. Il n'y a qu'elle au monde pour cette pureté, cette expression ! Enfin, elle m'a rendu tous nos chanteurs insupportables, voilà la vérité. »

— « Quant à moi, dit Auguste, en s'approchant de Charlotte, je ne vous ferai point de complimens ; car je suis tellement surpris, tellement surpris, que je ne puis dire un mot. »

— « Aimez-vous cet air italien ? » demanda-t-elle.

— « Je vous avoue franchement que j'en préfère beaucoup d'autres. Je

l'ai entendu chanter trop souvent, ajouta-t-il, avec un sourire un peu pénible; mais il n'étoit pas chanté comme cela. »

— « Je suis fâchée que mon cousin l'ait choisi, » répondit-elle d'un air plein d'intérêt et de bonté.

— « Maintenant, dit M. de Geisberg, une romance française. »

— « Oh! non, répondit Charlotte, je ne veux rien chanter de triste. »

— « Une seule romance, répéta-t-il, une seule; mais il me la faut. »

— « Hé bien donc, celle-ci, » dit Charlotte, en montrant à Auguste, comme pour le consulter, celle qu'elle prenoit sur le piano.

— « Elle me plaira d'autant plus, répondit Auguste, que je ne devrai

qu'à vous seule le plaisir de la connoître. »

— « Elle est toute nouvelle, » dit Charlotte, en s'asseyant de nouveau pour chanter, tandis qu'Auguste alloit reprendre sa place vis-à-vis d'elle. Cette voix si touchante l'émut encore bien davantage, lorsqu'elle exprima les chagrins de l'amour. Sans rien de forcé, avec ce naturel qui paroît si facile à imiter dans les arts, et qui est le comble du talent, Charlotte, lorsqu'elle chantoit une romance, auroit arraché des larmes à l'être le plus indifférent ; et c'étoit avec peine qu'Auguste retenoit les siennes, lorsqu'après le dernier couplet, elle prit en riant un rondeau, par lequel elle termina, au grand regret du cousin, qui demandoit encore autre chose.

Peu après on se sépara. Auguste, rentré chez lui, étoit comme poursuivi par ces accens qui l'avoient touché jusqu'à l'âme. « Oui, pensoit-il, Charlotte est une femme distinguée, extrêmement distinguée. Il est bien heureux que le sentiment qu'elle fait naître ne ressemble en rien à de l'amour; et cependant, ce soir, tandis qu'elle chantoit, sa figure étoit vraiment ravissante; mais je suis bien certain de la revoir demain sans éprouver le genre d'émotion qu'elle m'inspiroit alors; car ce n'est pas la première fois que j'en fais l'épreuve. Je voudrois être son ami le plus intime; je voudrois être son frère, et voilà tout; ce qui s'accorde à merveille avec la résolution inébranlable que j'ai prise de n'être jamais amou-

reux. Je suis bien certain maintenant qu'avec Charlotte je n'ai pas ce danger à craindre. » Ce qui étonnoit le plus Auguste, c'est qu'il n'avoit jamais surpris en elle un seul mouvement de coquetterie. « Il y a quelque chose dans cette âme-là, se disoit-il, qui ne ressemble pas à tout ce que l'on rencontre. Je voudrois que Charlotte parlât un peu plus ; je voudrois surtout lui parler seul. Si elle étoit mariée....... » Puis, toutes réflexions faites, Auguste préféra que Charlotte n'eût pas de mari : car, sans avoir aucune prétention sur une femme, les hommes aiment assez que celle qu'ils voient habituellement ne leur préfère personne.

Il arriva ce qu'Auguste avoit prévu, c'est qu'il revit le lendemain made-

moiselle de Walstein, sans ressentir la moindre émotion. Charlotte n'avoit aucunes de ces manières *provoquantes*, qui réduisent bientôt tous les rapports entre les deux sexes à des rapports de galanterie. Ses regards étoient doux et bienveillans, mais ils n'étoient pas tendres; et pour parler le style trivial de certaines dames, Charlotte ne *faisoit pas des yeux*. Ses discours étoient le plus souvent sérieux; on n'auroit point osé ne pas lui parler raison; et lorsque les charmes de sa personne faisoient naître d'autres idées, on en étoit détourné par le calme et la retenue qui régnoient dans toute sa contenance. Auguste ne retrouva donc que la jeune amie qu'il avoit quittée la veille, sans se rappeler la sensation, un peu trop

vive peut-être, qu'elle lui avoit fait alors éprouver; et, tranquille désormais sur des émotions fugitives qu'il ne chercha pas à s'expliquer, puisqu'elles étoient sans conséquence, il prit plus de plaisir que jamais à passer chez madame de Walstein tout le temps qu'il ne donnoit pas au travail ou à son ami.

Six mois s'étoient passés depuis le mariage de Frédéric, qui commençoit à presser vivement Auguste de revoir la comtesse de Wolendorf; mais Auguste éprouvoit une répugnance invincible à lui accorder cette satisfaction. — « Que veux-tu, disoit-il; je suis tranquille, je vis heureux : la vue de la comtesse ranimeroit au moins des souvenirs qui me seroient pénibles, et qui troubleroient ma paix.

Elle-même, sois-en sûr, ne me reverroit point avec plaisir. Attendons encore. »

En effet, la comtesse étoit loin de partager le désir de son mari. Quoique très-accoutumée à se contrefaire, elle étoit contrariée d'avoir à jouer un rôle de plus, surtout avec un homme spirituel, qui la connoissoit trop bien pour être aisément sa dupe. Auguste d'ailleurs par intérêt pour son ami, auroit peut-être exercé sur elle une surveillance qu'elle redoutoit, et dont elle avoit été mise à l'abri jusqu'ici par les nombreuses occupations du comte. Elle finit donc par prier Frédéric de ne pas insister autant pour opérer un rapprochement qui paroissoit répugner au baron de Mulden; et, feignant de se trouver

offensée d'une si longue résistance ; elle obtint de son mari qu'il seroit quelque temps sans parler à Auguste sur ce sujet.

CHAPITRE IV.

Auguste venoit de faire paroître un volume qui devoit mettre le sceau à sa célébrité ; et souvent depuis quelque temps il en parloit à madame de Walstein, comme d'un ouvrage dont il étoit assez content. Un matin qu'il étoit descendu chez elle pour lui rendre compte d'une commission dont elle l'avoit chargé, on lui dit que madame de Walstein étoit sortie, mais que mademoiselle Charlotte lisoit dans le salon. Il entra. A peine Charlotte l'aperçut-

elle, qu'elle devint fort rouge, et qu'elle se hâta de cacher derrière elle, sur son fauteuil, le livre qu'elle avoit dans les mains. Auguste, après l'avoir instruite du motif qui l'amenoit, lui demanda indifféremment de quelle lecture elle étoit occupée. — « Ah! » dit Charlotte entre ses dents, et en détournant la tête, dans l'espoir qu'une pareille réponse suffiroit.

— « Comment? » reprit Auguste, qui pensa n'avoir pas entendu.

— « Ce n'est rien, » répondit-elle, fort troublée.

— « Mais vous piqueriez ma curiosité, dit Auguste en riant; et la crainte seule d'être indiscret...... »

— « Ah, mon Dieu! rien n'est plus simple, dit Charlotte, prenant son parti, et lui montrant le livre. Je

coupois votre ouvrage que *nous* avons fait acheter. »

— « Ainsi, reprit Auguste, vous me privez du plaisir de vous l'offrir; si je ne l'ai pas fait cependant, c'est que j'ai souvent entendu dire à Madame de Walstein qu'elle ne pouvoit souffrir les lectures sérieuses, et cet ouvrage est si grave, si abstrait.... » Madame de Walstein rentra dans ce moment, et après les complimens d'usage, Auguste lui renouvela les excuses qu'il venoit d'adresser à sa fille. — « Si j'avois pu penser, dit-il, que votre intérêt pour moi pût surmonter l'ennui d'une pareille lecture, je n'aurois pas le chagrin de voir que vous vous êtes adressée à un libraire pour vous procurer un ouvrage de moi. »

— « Ecoutez, mon cher baron, répondit gaîment Madame de Walstein, toute charmée que je suis du succès de votre livre, je ne l'ai pas fait acheter, attendu que d'après ce que vous m'en avez dit vous-même, je suis bien sûre que je n'y comprendrois rien, et je n'entends pas un mot à ce que vous voulez dire. »

Auguste restoit interdit. — « C'est moi..... c'est moi..... » dit Charlotte, d'une voix que l'on entendoit à peine.

— « Ah! c'est toi qui l'as fait acheter, reprit Madame de Walstein : hé bien, c'est à merveille. » Car *c'est à merveille* étoit toujours son mot lorsqu'il s'agissoit d'une chose à laquelle elle n'attachoit point d'importance.

De la part de toute autre femme, cette scène pouvoit tenir lieu d'une dé-

claration ; mais le plus fat des hommes auroit eu à peine le temps de l'interprêter à son avantage, que Charlotte se mettant à rire : — « Il faut convenir que je suis bien sotte, dit-elle, de redouter à ce point la réputation de pédante. Rien n'est plus simple que mon désir de voir cet ouvrage, puisqu'il est d'une personne que nous aimons si sincèrement. » En prononçant ces mots du ton le plus naturel, elle présenta sa main à Auguste, qui pour cette fois, et sans savoir pourquoi, n'y imprima pas ses lèvres.

On étoit dans le temps du carnaval, et un soir, devant la cheminée de Madame de Walstein, Auguste chiffonnoit une lettre qui se trouvoit sous sa main.

— « C'est une invitation pour le

bal que donne la baronne d'Asfeld, dit madame de Walstein; il sera fort beau, et depuis ce matin je tourmente Charlotte pour y venir. »

—« Vous n'aimez donc pas la danse, Mademoiselle? » demanda Auguste.

—« Fort peu, » répondit Charlotte.

—« Pardonnez-moi, pardonnez-moi, reprit madame de Walstein, elle aime beaucoup à danser; mais c'est qu'elle craint de me faire coucher tard, voilà tout le mystère : et moi, je veux qu'elle y vienne; ma santé est beaucoup plus forte depuis quelque temps : vous avez dû le remarquer.

—« Avec beaucoup de joie, dit Auguste, et puisque vous voulez aller à ce bal, si vous pouvez me faire engager, je vous offrirai mon bras. »

— « Je vous engage, répondit ma-

dame de Walstein, car je suis très-liée avec la baronne; vous pouvez être certain, d'ailleurs, qu'elle sera charmée de vous recevoir. »

Le jour du bal arrivé, Auguste vint prendre ces dames à l'heure convenue. Charlotte étoit près de sa mère, toute habillée; une robe blanche très-élégante dessinoit sa jolie taille, des perles étoient entremêlées dans ses beaux cheveux châtains, qui retomboient en boucles, et toute sa toilette avoit quelque chose de simple et de noble qui plut beaucoup à Auguste.

— « Vous êtes mise à merveille, » lui dit-il; car il la trouvoit charmante, et ses regards le disoient tellement, que Charlotte baissa les yeux.

— « Pourquoi n'as-tu pas mis un

bouquet de fleurs artificielles ? » demande madame de Walstein.

— « Je n'en avois pas d'assez fraîches. »

— « Vous auriez pu lui en prêter, M. Mulden, reprit madame de Walstein, en souriant de sa malice ; car je me rappelle avoir vu chez vous, lorsque je vous ai déménagé, une rose superbe. »

— « J'imagine qu'elle doit y être encore, répondit Auguste avec une indifférence marquée. Mais je serois bien fâché de voir cette rose-là portée par mademoiselle de Walstein ; elle ne mérite certainement pas cet honneur. » En prononçant ces mots, qu'une légère expression de mépris accompagnoit, Auguste présenta son

bras à Madame de Walstein, et l'on partit.

Le bal de la baronne d'Asfeld étoit brillant et nombreux. Le baron de Mulden fut reçu à merveille; mais ce qui surtout lui fit grand plaisir, ce fut de voir la manière dont chacun accueillit madame de Walstein et sa fille. Quoique ces dames vécussent fort retirées depuis quelques années, elles étoient connues et traitées par tout le monde comme des personnes très-considérées; or, Auguste faisoit un grand cas de la considération pour ceux qu'il aimoit comme pour lui-même. Tout le temps qu'il avoit fait la cour à Amélie, il avoit éprouvé le tourment de la voir, ainsi que sa mère, courir sans cesse après les plaisirs, vouloir être de tout, sans que

leur fortune leur permît de se maintenir dans le monde d'une manière convenable, ce qui les exposoit à une foule de petites humiliations qu'Auguste ne pouvoit pas toujours leur sauver, et qui le faisoient souffrir cruellement. Avec mesdames de Walstein, au contraire, il étoit sûr que jamais aucunes convenances ne seroient blessées, et cela laissoit son esprit dans un état de tranquillité qui lui permettoit de se livrer au plaisir d'une réunion : aussi n'avoit-il depuis long-temps passé une soirée aussi agréable, lorsqu'un petit incident vint le troubler beaucoup plus qu'il ne croyoit pouvoir l'être. Debout dans le bal, il regardoit danser mademoiselle de Walstein ; ce soir-là, peut-être pour la première fois, il avoit remarqué

que Charlotte avoit les plus jolis pieds du monde, et il les suivoit des yeux, lorsqu'ayant par hasard jeté un regard sur le danseur, il reconnut que mademoiselle de Walstein dansoit avec ce Monsieur pour la seconde fois. Auguste lui trouvoit une fort jolie tournure, et s'aperçut bientôt qu'il saisissoit tous les momens de repos pour causer avec sa danseuse. Charlotte lui répondoit avec une politesse froide, qu'Auguste ne trouva pas telle, cependant, car il en prit une humeur que la fin de la contredanse ne parvint pas à dissiper; et lorsque Charlotte eut accepté un autre cavalier, il alla s'asseoir près de madame de Walstein, qu'il ne quitta plus. Entre les différentes danses, mademoiselle de Walstein revenoit près

de sa mère, mais Auguste ne lui parloit pas. Enfin, on alloit commencer une walse, lorsque le même jeune homme vint engager Charlotte, qui accepta.

— « Encore! » dit Auguste.

— « Comment? M. de Mulden. » demanda Charlotte, en se retournant vers lui de l'air le plus amical.

— « Oh! rien, répondit Auguste, qui s'efforça de sourire; je remarquois seulement que c'est la troisième fois que vous dansez avec ce monsieur. »

— « C'est le neveu de la baronne d'Asfeld. »

— « Et vous trouvez cela un motif? » répondit Auguste, dont le sourire devint sardonique, malgré tous ses efforts. Charlotte ne répondit pas;

mais le jeune d'Asfeld étant passé de nouveau devant elle : — « Monsieur d'Asfeld, dit-elle en l'arrêtant, excusez-moi, je vous prie, mais je ne pourrois danser cette walse, je suis vraiment trop fatiguée. »

— « Charlotte ! » dit tout bas Auguste, comme s'il eût voulu l'empecher d'achever; mais son regard, le son de sa voix attendrie, exprimoient ce qui se passoit dans son âme, lors même qu'il ne l'eût pas appelée d'un nom qu'il ne lui avoit jamais donné. Le jeune d'Asfeld insistant : — « Non, je ne puis vraiment, dit-elle; je ne danserai plus. » Après avoir exprimé ses regrets, M. d'Asfeld s'éloigna pour chercher une autre danseuse.

— Je n'ose plus vous regarder, dit Auguste; car je suis trop honteux.

Est-ce bien à vous que j'ai osé faire une leçon aussi déplacée? »

— « Vous aviez raison, reprit-elle du ton le plus doux. Ce que je faisois n'étoit pas convenable. »

— Vous m'accablez trop par cette angélique bonté, dit Auguste. Je me sens vraiment malheureux. »

— « Mais vous avez grand tort; bien loin de vous en vouloir, je vous remercie sincèrement. Comment pouvez-vous croire, M. de Mulden, que je sois jamais fâchée de vous voir prendre avec moi des manières fraternelles? »

Et lorsqu'en prononçant ces mots elle eut jeté sur Auguste un regard enchanteur, tout ce qu'il éprouvoit devint si vif et si confus, qu'il est impossible de l'exprimer. Il ne répondit

rien ; mais ses yeux ne pouvoient plus se détacher de cette aimable créature, qui joignoit tant de bonté à toutes les grâces de son sexe ; et comme il sortoit du bal, donnant le bras à madame de Walstein, il lui dit en montrant Charlotte, qui descendoit légèrement l'escalier devant eux : — « C'est bien aujourd'hui surtout que mademoiselle de Walstein me représente une Sylphide. »

— « N'est-il pas vrai, dit madame de Walstein, qui jouissoit en mère des succès qu'avoit eus Charlotte ; n'est-il pas vrai que ce soir elle est vraiment jolie ? »

— « Elle est bien plus que cela, répondit Auguste ; le mot manque pour exprimer le charme de toute sa personne. »

Comme madame de Walstein continuoit à parler à Auguste en montant dans la voiture, sa jambe manqua le marche-pied, et elle retomba sur le bras de M. de Mulden, en poussant un cri aigu.

— « Ah, mon Dieu! qu'avez-vous? dit Charlotte ; vous êtes-vous fait mal ? »

— « Oui, répondit madame de Walstein ; mais ce n'est rien, j'espère; » et elle fit un effort pour monter : mais il lui fut impossible de relever son pied. « Je ne puis; je crois que ma jambe est cassée, » dit-elle à Auguste excessivement bas, ce qui n'empêcha pas que sa fille ne l'entendît.

— « Cassée! Ciel! la jambe cassée ! » s'écria Charlotte, avec un accent déchirant.

— « Je me trompe peut-être, reprit madame de Walstein ; au nom de Dieu, Charlotte, ne t'effraie pas. »

— « Oui, oui, dit Charlotte, en serrant son front de ses deux mains ; ne perdons pas la tête ! M. de Mulden, que faut-il faire ?

— « Je crois, répondit Auguste, qui s'efforçoit aussi de garder son sang froid ; je crois qu'il faut remonter chez la baronne, et je courrai chercher le plus habile chirurgien. »

— « Non, dit madame de Walstein, je ne puis pas m'établir chez la baronne. Il faut me transporter chez moi. »

— « O mon Dieu ! s'écria Charlotte, Vous êtes donc bien sûre que la jambe est cassée ? Vous en êtes sûre ? »

— « Dans tous les cas, Charlotte,

j'aime mieux être chez moi. Si l'on peut me mettre dans la voiture, le trajet n'est pas long. »

— « Vous avez raison, dit Auguste, c'est le meilleur parti. » Alors, aidé des gens, et avec les plus grandes précautions, il parvint à placer madame de Walstein dans la voiture, que l'on fit marcher au petit pas. Assise près de sa mère, Charlotte parvenoit à se contenir et à ne point témoigner sa douleur et son effroi; mais, de temps à autre, elle mettoit sa tête à la portière, comme si elle eût craint de suffoquer.

— « Vous souffrez beaucoup? » demandoit-elle sans cesse.

— « Pas excessivement », répondoit madame de Walstein.

— « M. de Mulden, dit Charlotte,

n'auriez-vous pas mieux fait de nous quitter, et d'aller chercher ce chirurgien ? »

— « J'y ai pensé, répondit Auguste, mais elle aura besoin de moi pour la monter dans son appartement. »

— « Pourvu que ce chirurgien soit chez lui ? »

— « Ah ! je le trouverai, n'importe où il sera. »

— « Que vous êtes bon ! » dit madame de Walstein d'une voix foible. La main d'Auguste étoit alors posée sur la portière ; Charlotte la serra dans la sienne sans prononcer un mot ; mais Auguste n'eût pas cru trop payer de sa vie ce mouvement involontaire d'une tendre reconnoissance. Enfin, on arriva. Madame de Wals-

tein étant petite et fort mince, Auguste put aisément la porter jusqu'à sa chambre, et il courut aussitôt chercher le chirurgien. Victoire se mit à pousser des cris lorsqu'elle vit rentrer sa chère maîtresse dans un pareil état, et madame de Walstein qui, outre la douleur, éprouvoit un certain effroi qu'elle avoit dissimulé avec peine jusqu'alors, devint excessivement pâle, et perdit connoissance. — « O ciel! vous la tuez! s'écria Charlotte; vous la tuez! en l'effrayant ainsi! Faites-la sortir au nom de Dieu, dit-elle aux autres domestiques, puisqu'elle ne peut pas se contraindre. » Et Charlotte s'empressoit de faire respirer à sa mère tous les spiritueux qui pouvoient la ranimer.

— « Je ne dirai plus rien, je ne dirai plus rien, répondit la pauvre fille, en étouffant ses sanglots; mais c'est bien triste à voir. »

Hélas! qui le savoit mieux que Charlotte combien cela étoit triste! elle leva les yeux au ciel, comme pour en obtenir un nouveau courage, avant de les reporter sur sa mère, qui peu à peu revenoit à elle.

— « Charlotte, dit madame de Walstein, je suis bien foible; car la douleur que je sens est véritablement fort supportable; mais cette pauvre Victoire m'a fait peur, et c'est toi, chère enfant, qui souffre le plus de tout cela. »

— « Maman, dit Charlotte, ne pensez qu'à vous; ah! ne pensez qu'à vous! Tâchez de vous remettre

tout-à-fait jusqu'à l'arrivée du chirurgien qui ne peut pas tarder. »

— « Ah! maintenant, je suis remise : je voudrois bien qu'il arrivât. »

— « Et moi! » répondit Charlotte, à qui chaque minute paroissoit un siècle. Enfin, après un quart-d'heure de la plus pénible attente, on entendit une voiture s'arrêter à la porte.

— « Les voilà, dit Charlotte; les voilà, car M. de Mulden ne reviendroit pas seul. » Et Auguste entra, suivi de l'homme habile, qu'il avoit eu le bonheur de trouver.

Madame de Walstein ne s'étoit pas effrayée à tort. Elle avoit en effet la jambe cassée; mais le chirurgien déclara que le genre de cette fracture la rendoit une des moins dangereuses qu'il y eût. On s'occupa aussitôt des

préparatifs nécessaires pour remettre la jambe, et madame de Walstein auroit desiré que sa fille n'assistât pas à l'opération, dans la crainte qu'elle ne fût trop douloureuse; mais Charlotte ne voulut jamais consentir à se retirer, et Auguste seul passa dans le salon. Il entendit à plusieurs reprises madame de Walstein pousser des cris qui retentissoient doublement à son cœur; enfin, au bout d'une heure, il vit sortir le chirurgien, suivi de Charlotte qui le reconduisoit. Elle étoit fort pâle, quoiqu'il y eût quelque chose d'extrêmement animé dans ses yeux. — « Monsieur, dit-elle au chirurgien, en l'arrêtant et en joignant les mains avec la plus vive expression de douleur et d'effroi; Monsieur, au nom du ciel, dites-moi ce que vous

pensez ; je vous en supplie, dites-moi tout. » Le chirurgien, surpris de lui voir un air si différent de celui qu'elle avoit eu jusqu'alors, la regarda un instant sans répondre. — « Vous craignez ! vous craignez ! » reprit Charlotte, dont tout le corps trembla avec violence. Le chirurgien s'empressa de la rassurer, en disant que, selon toutes les apparences, cet accident n'auroit aucunes suites fâcheuses ; mais que, madame de Walstein avoit besoin des plus grands soins, attendu qu'elle paroissoit être d'une constitution très-foible et très-nerveuse.

— « Hélas ! oui, répondit Charlotte qui dévoroit chaque mot. Foible et nerveuse, c'est la vérité. Mais s'il ne faut que des soins !..... »

— « Ne pourroit-on pas avoir tout de suite une garde? » dit Auguste, en s'adressant au chirurgien.

— « Oh non, non, monsieur de Mulden, reprit Charlotte; maman a toujours détesté cela; elle seroit contrariée. Je suis jeune et forte, Victoire aussi, nous suffirons parfaitement. »

— « Mais il faudra passer les nuits, » dit le chirurgien.

— « Hé bien, n'étois-je pas au bal? Ah! mon Dieu, oui, Monsieur, ajouta-t-elle de l'accent le plus douloureux; si elle n'eût pas voulu me conduire au bal!...... » Et elle porta sa main à son front, comme pour repousser un souvenir qu'elle ne pouvoit supporter.

— « Mademoiselle, dit le chirur-

gien d'un air attendri, je crois en effet que madame votre mère sera mieux soignée par vous que par personne; ainsi faites ce que vous désirez là-dessus, pourvu que vous ne vous affligiez pas trop, et que vous conserviez vos forces. »

— « Ah! si vous m'assuriez qu'il n'existe pas de danger! » dit Charlotte, dont les regards imploroient une réponse favorable.

— « Je n'en prévois aucun pour le moment, » répondit le chirurgien, qui se retira en promettant de revenir à neuf heures très-précises. Comme Auguste le reconduisoit jusqu'à la voiture: « Je n'ai jamais vu, lui dit-il, une jeune personne plus intéressante. A en juger par ce que je viens de voir, il faut que, pendant l'opération, elle

ait pris sur elle un empire que je ne puis trop admirer. »

— « C'est un ange, dit Auguste ; mais je suis bien fâché que vous lui ayez permis de passer les nuits. Croyez-vous donc qu'elle puisse le supporter ? »

— « Nous verrons à arranger cela ; mais tout à l'heure je n'ai pas voulu la contrarier, parce qu'elle étoit violemment agitée ; elle a même beaucoup de fièvre. »

— « Beaucoup de fièvre ! » s'écria Auguste, saisi d'effroi.

— « Oui ; ses mains étoient brûlantes ; mais je vais revenir dans cinq heures, et nous verrons. Quant à la mère, la fracture est des plus heureuses. »

— « Ah ! soyez assez bon pour les

soigner toutes deux, toutes deux comme les êtres qui me sont le plus chers! »

— « Vous pouvez y compter, répondit le chirurgien; » et il partit.

— « Beaucoup de fièvre! les mains brûlantes! répétoit Auguste en remontant précipitamment l'escalier. O mon Dieu! mon Dieu! me faudroit-il craindre pour elle! »

En rentrant dans le salon, il n'y trouva que Victoire, qui lui dit, que madame de Walstein le demandoit. Il entra dans la chambre. Charlotte étoit assise près du lit de sa mère, et Auguste lui trouva en effet le teint fort animé. Il tressaillit, et s'approcha du lit en composant sa contenance.

— « J'ai voulu vous remercier, cher monsieur de Mulden, dit madame de Walstein, avant de vous permettre d'aller enfin vous reposer. Voilà quatre heures du matin, il est bien temps que tout le monde dorme. Charlotte veut passer près de moi le reste de la nuit, et je le lui permets pour aujourd'hui seulement; car le mauvais moment est passé, et il ne s'agit plus que de prendre patience. »

Auguste assura madame de Walstein que le chirurgien étoit parfaitement tranquille, et il offrit de faire rester son domestique dans l'antichambre pour cette nuit, pendant que celui de ces dames et Victoire se reposeroient. Cet arrangement fut accepté; et après avoir encore regardé Charlotte, dont la rougeur et les yeux

ardens lui déchiroient l'âme, il s'arracha de cette chambre qu'il eût été si heureux de ne point quitter !



CHAPITRE V.

Auguste en se retirant avoit bien recommandé à son domestique de ne point s'endormir, et de venir lui ouvrir très-doucement chaque fois qu'il viendroit frapper à la porte de l'antichambre ; car il sentoit bien qu'il lui seroit impossible de ne point s'informer de ce qui se passeroit en bas jusqu'à l'arrivée du chirurgien. Il ne se dissimuloit plus que toute son existance étoit attachée à celle de l'aimable créature qu'il laissoit si souffrante et d'esprit et de corps. « Com-

ment, se disoit-il en marchant dans sa chambre, comment n'ai-je pas reconnu plus tôt que le bonheur de ma vie étoit en elle? comment ai-je cru ne l'aimer que foiblement? Ah! si j'allois la perdre lorsqu'enfin j'ouvre les yeux sur la force du sentiment qu'elle m'inspire! si j'allois la perdre! je n'aurois plus qu'à mourir. » Puis il réfléchissoit que ses craintes étoient fort exagérées, que Charlotte ne couroit aucun danger grave; et sa tête se calmoit; et son cœur cessoit de battre avec violence. Au bout d'une heure, cependant, il ne put résister au désir de descendre chez madame de Walstein. Il frappa avec la plus grande précaution; George, son domestique, vint lui ouvrir, et lui dit qu'on ne l'avoit point appelé, et que sans

doute ces dames dormoient, car depuis quelque temps il n'entendoit plus aucun bruit. Auguste alla doucement écouter à la porte du salon ; le plus grand silence en effet paroissoit régner dans la chambre. « Si elle pouvoit dormir! se disoit-il, quel bien cela lui feroit! Georges, dit-il à voix basse en entrant dans l'antichambre, vous sentez bien qu'il est impossible que les domestiques de madame de Walstein suffisent aux soins qui seront long-temps nécessaires. Restez ici autant que vous pourrez. Plus vous vous rendrez utile à ces dames, et mieux vous m'aurez servi. »

— « Ah! M. le baron peut être tranquille, répondit George ; je suis trop heureux de pouvoir les servir ; et surtout cette charmante demoiselle,

Dernièrement encore n'a-t-elle pas donné de l'argent à ma femme, qui étoit sans ouvrage, pour payer les mois de nourrice de notre enfant ? »

— « Mais je ne savois pas, George, que vous étiez marié ? »

— « Je n'ai jamais osé l'avouer à M. le baron. »

— « Pourquoi donc ? reprit Auguste ; à l'avenir, George, c'est moi qui me charge de votre enfant tout-à-fait, entendez-vous ? » et il sortit, laissant George se confondre en remercîmens et en bénédictions.

Près de cinq heures s'écoulèrent sans qu'Auguste pût rien apprendre de ce qui se passoit dans la chambre de madame de Walstein, quoiqu'il descendît plusieurs fois. Enfin le moment où le chirurgien devoit revenir

approchant, il frappa de nouveau à la porte, que Charlotte vint lui ouvrir.

— « Hé quoi, c'est vous ! dit-il, en jetant sur elle des regards mêlés d'inquiétude et de bonheur; comment s'est passée la nuit? »

— « Aussi-bien qu'il est possible; elle a dormi deux heures, mais d'un sommeil si calme! »

— « Et vous? » dit Auguste.

— « Oh! moi, je n'ai point dormi, mais je me sens beaucoup mieux, beaucoup mieux. Victoire est maintenant près d'elle, et j'allois enfin ôter cette vilaine robe, » ajouta-t-elle, en regardant les fleurs qui garnissoient son habit de bal.

— « Je vous trouve encore bien rouge. Le chirurgien va venir; faites

tout ce qu'il vous dira, je vous en supplie. »

— « Je vous le promets, répondit-elle ; Dieu me préserve de tomber malade maintenant ! Mais vous veniez sans doute pour voir le chirurgien ? Entrez dans le salon, je reviens à l'instant. » Quelques minutes après en effet, elle reparut vêtue d'une simple robe blanche, et ses cheveux négligemment attachés ; mais aux yeux d'Auguste alors elle n'avoit plus besoin de parure.

— « M'a-t-elle demandée ? » dit-elle à voix basse. Auguste ayant répondu que non, elle alloit ouvrir la porte de la chambre lorsque, revenant sur ses pas : « Cher monsieur de Mulden, dit-elle à Auguste, je ne vous dis rien ; tout est là, » ajouta-

t-elle en posant la main sur son cœur; puis elle entra chez sa mère.

Qui n'a jamais éprouvé qu'un sentiment de bonheur peut régner au fond de l'âme, à travers le chagrin et les plus vives inquiétudes ? Auguste trembloit pour madame de Walstein ; hélas ! quelquefois même il trembloit pour Charlotte, et je ne sais quelle sorte de jouissance s'emparoit de son cœur dans une situation si douloureuse. Pour l'empire de l'univers, il n'eût pas quitté un moment ce lieu de tristesse, où les craintes, les espérances d'une autre modifioient tour à tour son existence entière ; où l'on comptoit sur ses soins ; où l'on ne croyoit pas devoir l'en remercier. Ah ! comme il sourit de pitié l'heureux être qui connoît la douceur d'un

dévouement complet, lorsqu'on ose vanter devant lui les avantages négatifs qu'on retire du froid égoïsme !

Le chirurgien trouva madame de Walstein aussi bien qu'il étoit possible ; et lorsqu'il sortit avec Charlotte, il assura Auguste qu'il n'existoit *pas le moindre danger*. Charlotte, qui l'écoutoit attentivement, n'eut pas plutôt entendu ces heureuses paroles, qu'elle s'écria : « Quoi, monsieur, pas le moindre ! pas le moindre ! » Et tombant alors sur un siége, un torrent de larmes vint enfin soulager son cœur. Auguste effrayé, prit ses mains dans les siennes. — « Laissez-la pleurer, dit le chirurgien, ceci, bien loin de m'alarmer, me tranquillise beaucoup. Maintenant cette charmante demoiselle voudra bien ne pas-

ser que la moitié des nuits, ainsi que nous en sommes convenus, et tout ira bien. » Il sortit en promettant de revenir le soir. Charlotte s'efforçoit d'arrêter ses pleurs, et d'en faire disparoître la trace. — « Ah! monsieur de Mulden, dit-elle en essuyant ses yeux devant la glace, c'est à présent que j'ai vraiment du courage, puisqu'il ne s'agit plus que de la soigner, de la distraire surtout, car elle va cruellement s'ennuyer! »

— « Nous lirons près d'elle les soirs, » dit Auguste.

— « Oui, répondit Charlotte en souriant à travers ses larmes, nous lirons près d'elle. Si vous saviez combien elle vous aime! cette nuit encore elle m'a parlé de vous. »

— « Et moi, dit Auguste avec feu,

jugez à quel point je dois chérir la mère de Charlotte ! »

Le ton dont il prononça ces mots auroit éclairé toute autre femme sur l'espèce de sentiment qu'il éprouvoit alors. Cependant Charlotte le comprit si peu qu'elle lui serra la main en signe de reconnoissance. Auguste sourit, et la suivit chez madame de Walstein.

A compter de ce jour tout s'arrangea dans la maison, de manière que, sans trop fatiguer personne, madame de Walstein reçut tous les soins nécessaires. Auguste se chargea de l'emploi d'amuser la malade, et certes aucun ne fut mieux rempli. L'absence du roi, que les ministres avoient suivi, lui laissoit alors tout son temps; à peine avoit-il dîné, qu'il venoit

prendre sa place à côté de Charlotte. Sa conversation avoit un charme, qu'augmentoit encore alors le désir de plaire. Il racontoit à merveille, et sa mémoire étoit prodigieuse. Soit qu'il causât, soit qu'il lût, ses traits, extrêmement mobiles quoique fort réguliers, s'embellissoient au point qu'aucune figure ne pouvoit être comparée à la sienne; et si l'on ajoute que les manières les plus nobles, la tournure la plus élégante se joignoient à tant d'avantages personnels, on ne sera pas surpris qu'un soir, comme il alloit prendre congé, madame de Walstein lui dit en riant: « Savez-vous bien une chose, mon cher baron, c'est que vous êtes un homme charmant. »

Charlotte ne le disoit pas, mais

combien Auguste auroit désiré qu'elle le pensât! C'est en vain qu'il l'observoit sans cesse, pour juger de l'effet que produisoient sur elle tant de soins et tant d'amour. Ses manières avec lui étoient si naturelles, si égales, elle sembloit si bien le considérer comme le plus *tendre ami*, qu'il commençoit à désespérer de lui faire comprendre autre chose. Cependant il remarquoit avec assez de joie qu'elle paroissoit préférer sa société à toute autre. Quelques amis de madame de Walstein, désirant lui témoigner leur intérêt, venoit souvent la voir. M. de Geisberg, notamment, étoit fort assidu; il se passoit donc peu de soirées sans que l'on ne reçût deux ou trois visites. Mais plus elles étoient courtes, plus Charlotte étoit satisfaite.

Elle venoit se rasseoir près d'Auguste en disant avec gaîté : « Maintenant on est bien. » Un jour qu'ils étoient seuls, Auguste lisoit à madame de Walstein un ouvrage qui venoit de paroître, et qu'à travers une foule d'anecdotes, l'auteur avoit semé de quelques réflexions morales. On y lisoit ce qui suit : « Tout » est mystère pour nous dans notre » propre cœur, et bien souvent nous » sommes les derniers instruits de ce » qui s'y passe. J'ai connu une femme » qui, pendant plusieurs années, » avoit cru n'aimer que d'amitié un » homme qu'elle voyoit tous les jours. » Tant qu'elle fut l'objet de ses soins, » de ses préférences, le sentiment » qu'elle éprouvoit lui parut calme, » paisible, et elle auroit pu passer sa » vie dans son erreur; mais cet homme

» étant devenu amoureux d'une autre
» femme, elle se trouva témoin des
» soins qu'il lui rendoit, et le bandeau
» tomba. L'infortunée en mourut,
» après avoir écrit à celui qui lui
» coûtoit la vie : *Mon amitié pour*
» *vous, c'étoit de l'amour.* »

En lisant tout ce passage, Auguste n'en avoit fait l'application qu'à lui-même ; combien de temps ne s'étoit-il pas abusé sur ces sentimens pour Charlotte ? en sorte qu'arrivé à ces mots : « Mon amitié pour vous, c'étoit de l'amour, » il ne fut pas le maître de son émotion, et il porta les yeux sur elle. Quel fut son étonnement de la voir pâle et tremblante ! Sa tête étoit baissée vers la terre, en sorte qu'elle ne s'aperçut pas qu'Auguste l'observoit : il suivoit cependant

tous ses mouvemens; et l'espoir, le doux espoir fit enfin palpiter son cœur.

— « Mais voilà qui est terrible, dit enfin madame de Walstein : cette pauvre femme! »

— « Oui, dit Charlotte, sans lever les yeux, et avec une expression qui ne peut se décrire; oui, je conçois qu'on en meure. » Puis elle sortit de la chambre sous un léger prétexte. Auguste n'osoit croire au bonheur qu'un instant venoit de lui révéler. S'il s'abusoit! cependant la vive émotion de Charlotte n'avoit point été douteuse; Charlotte ne sortoit que dans l'espoir de la lui cacher, et elle sortoit sans l'avoir regardé une seule fois. Il étoit aimé! cette idée le jetoit dans une telle ivresse qu'il n'enten-

doit pas un mot de ce que disoit madame de Walstein, et qu'il répondoit à tort et à travers aux réflexions qu'elle continuoit de faire sur leur lecture; les yeux tournés vers la porte, il ne les en détachoit que pour les porter sur la pendule, qui avoit sonné une demi-heure depuis la disparition de Charlotte; « mais il faudra bien qu'elle revienne, pensoit-il, et certainement je ne partirai point qu'elle ne soit rentrée. » Enfin Charlotte reparut; son air étoit calme, sa contenance tranquille, et rien n'annonçoit que le plus léger trouble eût affecté son âme.

— « Avez-vous lu encore quelque chose? » demanda-t-elle en souriant à Auguste, qui, fort *désappointé*, ne répondit pas.

— « Non, dit madame de Walstein : mais tu es restée bien long-temps absente ! » Charlotte en donna une raison plausible, et se remit à causer avec la plus grande liberté d'esprit. Auguste commençoit à croire qu'il s'étoit flatté à tort. Son cœur se serroit, et une humeur marquée se manifestoit malgré lui dans ses discours. Enfin, l'heure de prendre congé étant venue, il lui restoit encore une épreuve à faire. Tous les soirs, en quittant Charlotte, il lui baisoit la main ; si elle évitoit cet adieu, elle lui rendoit toutes ses espérances ! Il se lève, souhaite le bon-soir à madame de Walstein, et, dans un état d'agitation que l'on ne peut se peindre si l'on n'a pas beaucoup aimé, il s'approche de Charlotte.

« A demain, » lui dit-elle du ton le plus dégagé. En prononçant ces mots, elle lui tend la main, *tout comme à l'ordinaire*; il veut la porter à ses lèvres; mais il la laisse retomber, et il sort.

CHAPITRE VI.

Frédéric étoit de retour depuis plusieurs jours. Lorsqu'il arriva le lendemain, Auguste étoit si triste, si malheureux, qu'il ne put se refuser le soulagement d'ouvrir son cœur à son ami. Il lui conta tout. Le comte fut charmé d'apprendre qu'Auguste étoit amoureux. — « Je connois bien les femmes, lui dit-il (et ce pauvre Frédéric ne connoissoit pas la sienne!), je connois bien les femmes; sois sûr que tu es aimé, mais pendant si long-temps tu n'as montré que de l'amitié,

qu'elle ne peut croire à ton amour. Il faut te déclarer; et le plus tôt possible. »

Ce n'étoit pas l'avis d'Auguste; il avoit le plus grand désir de s'assurer des sentimens de Charlotte, avant de faire connoître les siens. Il existoit entre elle et lui je ne sais quel mystère, qui tout en le tourmentant, n'étoit pas sans quelque charme, et il ne vouloit pas le détruire par des moyens vulgaires. — « D'ailleurs, dit-il à Frédéric, crois-tu qu'il soit si aisé de faire une déclaration à Charlotte? on voit bien que tu ne la connois pas. » Ils passèrent deux heures à se répéter tous deux les mêmes choses, comme il arrive en pareil cas; et sans que cet entretien

pût décider Auguste sur sa conduite à venir, il fit du bien à son cœur.

La conduite de Charlotte fut la même jusqu'à l'entier rétablissement de madame de Walstein. Aucune altération dans son humeur, dans ses manières, ne vint un seul instant ranimer les espérances d'Auguste. Falloit-il donc ne voir jamais en elle qu'une amie! Auguste ne pouvoit plus supporter cette idée. Il devenoit triste, rêveur. En vain il se reportoit au temps où chaque jour il s'approchoit sans émotion de Charlotte, à peine pouvoit-il y croire. Le charme avoit opéré lentement à la vérité; mais ses effets étoient tels, qu'Auguste s'étonnoit seulement d'y avoir résisté d'abord. — « Comment, disoit-il quelquefois à Frédéric, comment n'étois-je pas

séduit par cette figure céleste? cette taille si noble et si élégante? Tout l'ensemble de sa personne a quelque chose de ravissant qu'on ne trouve dans aucune autre femme. Auprès d'elle, tout est commun, tout est grossier. Malheur à moi, si je ne parviens pas à me faire aimer, car je dédaignerai toujours ce qui ne lui ressemblera pas, et rien ne lui ressemble. » Frédéric, persistoit dans son opinion sur une déclaration positive. Il auroit désiré que son ami parlât à madame de Walstein.

— « Mais, répondoit Auguste, tu ne sais donc pas que madame de Walstein m'aime comme son fils? que, sur ma première demande, elle m'accorderoit Charlotte, et que Charlotte m'épouseroit, j'en suis certain? »

— « Eh bien? » disoit Frédéric.

— « Ah! tu ne m'entends pas, » répondoit Auguste. Frédéric l'entendoit bien; mais ce qu'il désiroit avant tout c'étoit de voir Auguste marié. Amélie venoit de lui donner un fils, et cet heureux événement n'ayant pu encore opérer un rapprochement entre sa femme et son ami, il n'avoit plus d'espoir que dans le mariage d'Auguste, qui devoit effacer entièrement le souvenir du passé. Si l'intérêt personnel fut jamais excusable, c'étoit bien dans la position du comte.

L'accident arrivé à madame de Walstein n'ayant laissé aucune trace, Charlotte voulut célébrer son rétablissement par une petite fête. Auguste fut mis dans la confidence; il se chargea d'amener les meilleurs mu-

siciens ; il présida à tous les préparatifs, qui eurent lieu dans le plus grand secret. Enfin, le jour arrivé, il descendit, et trouva le salon déjà plein des amis et des connoissances de madame de Walstein, que Charlotte avoit engagés. Charlotte, rayonnante de bonheur, faisoit, avec toute l'aisance et la grâce imaginables, les honneurs de cette soirée, dont elle vouloit épargner la fatigue à sa mère. Auguste n'avoit point vu la liste des personnes invitées. Que devint-il, lorsqu'après avoir félicité madame de Walstein, il aperçut près du cousin Geisberg ce jeune d'Asfeld, dont il avoit perdu l'importun souvenir depuis le jour du bal! Le jeune d'Asfeld là! invité par Charlotte! Il y avoit là-dedans quelque chose de si affreux

pour Auguste, qu'il en perdit l'usage de la parole, et du mouvement, et qu'il resta immobile dans le coin du salon où il se trouvoit alors. Charlotte ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle vint à lui. — Ah! comme vous arrivez tard! lui dit elle; vous n'avez pas vu la surprise de maman. »

— « Tard! dit Auguste; trop tôt, beaucoup trop tôt! » l'air avec lequel il prononça ces mots étoit si extraordinaire, que Charlotte changea de figure, et fixant ses yeux sur lui :

— « Mon Dieu, qu'avez-vous? » lui dit-elle.

— « Rien, rien! d'ailleurs que vous importe? » Son sourire amer, sa poitrine oppressée, tout fit une telle impression sur Charlotte, que joignant ses jolies mains, qu'elle n'osoit lever

vers lui dans la crainte d'être remarquée. — « Dites-moi, reprit-elle ; au nom du ciel ! dites-moi...... Ne me troublez pas à ce point, ce soir.... dans ce moment..... ah ! ne me troublez pas à ce point ! » Je ne sais quelle pitié ces doux accens portèrent au cœur d'Auguste, mais il répondit aussitôt : — « Hé bien, oui, pensez à votre mère, à vos amis ; demain je vous parlerai : demain. » Puis il s'éloigna aussitôt, et s'assit dans un coin obscur du salon.

La musique commença ; après qu'on eut entendu les premiers artistes de la capitale, chacun entoura Charlotte, et la supplia de chanter. M. de Geisberg étoit le plus tourmentant ; mais Charlotte, en refusant de faire succéder un talent médiocre à ceux

qu'on venoit d'applaudir, résistoit avec une ténacité qui, sans avoir rien de désobligeant, paroissoit invincible. — « Voyons, pensoit Auguste, voyons si elle chantera. » Mais elle ne chanta pas. — « Voilà, dit M. de Geisberg avec un peu d'humeur, un caprice bien conditionné. »

— « Dites une modestie sans fondement, » répondit le jeune d'Asfeld, qui n'avoit point cessé pendant le concert de regarder Charlotte, et qui se trouvoit alors dans le groupe qui l'entouroit. Charlotte ne l'entendit point ou ne voulut pas l'entendre; car, sans le remercier, ne fût-ce que d'un coup-d'œil, elle s'occupa du soin de faire accepter différens rafraîchissemens que l'on apportoit alors. Auguste étoit placé loin d'elle; mais en parcourant

les rangs des personnes assises, elle arriva jusqu'à lui; et, sans s'approcher tout-à-fait : « — Ne voulez-vous rien prendre, monsieur de Mulden ? » lui dit-elle. — « Une glace, » répondit Auguste, qui, dominé malgré lui pour le moment actuel, *ajournoit* sa colère et son ressentiment. Pour la première fois Charlotte venoit de le regarder, de lui adresser la parole; mais il la connoissoit trop bien pour que toute autre conduite l'eût satisfait davantage.

Enfin l'heure avançoit, un grand nombre de personnes étoient déjà parties, et M. de Geisberg, ainsi que le jeune d'Asfeld, qui ne le quittoit pas plus que son ombre, paroissoient décidés à sortir les derniers. Tous les deux, attentifs près de madame de

Walstein, en étoient fort bien traités. Auguste voyoit cela avec tant de peine, qu'il prit son chapeau, et se disposoit à se retirer, lorsqu'arrivé près de la porte, il se retourne, et surprend le regard de Charlotte attaché sur lui. Il s'arrête, et revenant sur ses pas, il s'approche de madame de Walstein, lui demande avec intérêt si cette soirée ne l'a pas fatiguée? et ne sort qu'après avoir causé près d'un quart d'heure avec elle.

—

CHAPITRE VII.

Auguste passa une fort mauvaise nuit. Quoique la conduite de Charlotte eût été sans reproche, le jeune d'Asfeld se trouvoit introduit, et introduit par elle ! Sans doute il alloit venir tous les jours? Mais, ne revînt-il pas, c'étoit trop d'une fois. Auguste sentoit l'impossibilité de dissimuler son mécontentement lorsqu'il reverroit Charlotte. Et cependant quel droit avoit-il de se montrer jaloux? Il penchoit alors vers l'avis de Frédéric, et se décidoit presque à déclarer son

amour. Mais un refus positif qui la séparoit d'elle sans retour, c'étoit la mort !.... Il passa dans ces réflexions tout le temps qui précéda l'heure à laquelle il descendoit ordinairement le matin chez ces dames ; il eût paru étrange qu'il n'allât pas savoir des nouvelles de madame de Walstein, en sorte que, tout irrésolu qu'il étoit encore, il se décida à s'y présenter.

Madame de Walstein étoit seule. Après avoir répondu aux questions que lui faisoit Auguste sur l'état de sa santé, elle entama différens sujets de conversation ; mais elle paroissoit distraite et fortement préoccupée. Enfin, bannissant toute contrainte : — « Vous ne voyez pas Charlotte, dit-elle, je l'ai, sous un prétexte, envoyée dehors avec Victoire, parce

que M. de Geisberg vouloit me voir seule ce matin. » Le cœur d'Auguste battit avec violence. — « Vous êtes trop mon ami, mon cher baron, reprit-elle, pour que je vous cache un secret d'où dépend mon bonheur, puisqu'il intéresse celui de ma fille. » Auguste s'inclina sans répondre, et elle continua : — « Vous avez vu hier soir ici le jeune d'Asfeld, que mon cousin avoit amené ? »

— « Ah! on l'avoit amené, » pensa Auguste, qui reprit un peu courage.

— « Il est d'une figure fort agréable, poursuivit madame de Walstein. On dit qu'il a de l'esprit ; vous connoissez sa naissance, et il possède dix mille écus de rente (1). Hé bien,

(1) Quarante mille francs de notre monnaie.

il demande Charlotte en mariage. Je vous avoue que je serois charmée qu'elle l'acceptât. Vous a-t-elle parlé de lui quelquefois? »

— « Jamais, » répondit Auguste d'une voix altérée.

— « Ah ! je crains bien qu'il lui plaise médiocrement. Elle m'a dit hier soir qu'elle avoit trouvé fort indiscret que M. de Geisberg l'eût amené, et que les nouvelles figures étoient déplacées dans une petite réunion de ce genre; on auroit vraiment cru qu'elle avoit de l'humeur, et vous savez si elle en prend jamais ! »

Charlotte présente, rien dans le monde n'eût pu empêcher Auguste de se jeter à ses pieds, tant ce récit le ravissoit; mais une si vive inquiétude se mêloit à sa joie, qu'il attendoit

impatiemment que madame de Walstein poursuivît.

— « Vous me connoissez trop, reprit-elle, pour penser que je veuille jamais contraindre l'inclination de Charlotte ; aussi me garderai-je bien de lui montrer tout le désir que j'ai de faire ce mariage. Il faut qu'elle seule en décide, et je me reprocherois la moindre instance. »

Auguste prit la main de madame de Walstein, et la pressa de ses lèvres.

— « Mais ce jeune homme enfin, continua-t-elle, peut parvenir à plaire ; tout nous promet de l'espérer. »

— « Il est bien jeune ; » dit enfin Auguste.

— « Il est plus âgé que ma fille, de deux ans ; d'ailleurs, mon cher baron

un motif que je ne dis qu'à vous, me fait désirer bien vivement de marier Charlotte. Ma santé est très-mauvaise, cette dernière secousse doit encore l'affoiblir ; je ne puis supporter l'idée de laisser mon enfant chérie, seule, sans appui, sans consolation dans le monde ; ma mort seroit trop affreuse, je le sens. »

— « Eloignez cette idée, dit Auguste, vous n'êtes pas d'un âge qui puisse nous alarmer. »

— « Ah ! je m'affoiblis tous les jours. J'ai par mon testament nommé M. de Geisberg tuteur de Charlotte. Ma confiance en lui est entière, et il la mérite ; mais un bon mariage me tranquilliseroit beaucoup plus, vous le sentez. Ah ! si ce jeune d'Asfeld pouvoit lui plaire ! d'après tout le

bien qu'on dit de lui, Charlotte seroit heureuse, et j'attendrois la mort sans crainte...... Mais qu'avez-vous? vous me paroissez agité? »

— « Je le suis en effet, répondit Auguste, qui ne pouvoit plus se contraindre. Ah! vous ne savez pas qui vous avez choisi pour lui confier vos projets et vos espérances! Un homme qui adore Charlotte, qui ne peut supporter l'idée de la voir la femme d'un autre! et cependant, sans pouvoir me flatter de plaire plus que M. d'Asfeld, j'ai moins de fortune, et...... »

— « Que dites-vous! s'écria madame de Walstein, dont les yeux rayonnoient de joie, vous aimeriez ma fille? »

— « Au point de ne pouvoir la perdre sans mourir. »

— « Quoi, vous aimez Charlotte! Quoi! je vous nommerois mon fils! reprit-elle. Eh! mon cher baron, que parlez-vous de fortune! vous que je choisirois entre mille; vous que je chéris presque autant que Charlotte elle-même! Ah! vous ne savez pas à quel point vous me rendez heureuse! »

— « Et moi! dit Auguste, croyez-vous que je puisse exprimer combien ce que vous dites, et me touche et m'honore? Mais hélas! je vous le répète, rien ne prouve que je sois aimé! »

— « Vous le serez, vous le serez, n'en doutez pas; car je me rappelle mille choses....; mais pourquoi avoir parlé si tard? Je n'aurois jamais pensé... non, je n'aurois jamais cru que vous eussiez de l'amour pour Charlotte. »

— « Pendant plus d'un an, dit Auguste, je ne croyois pas en avoir. »

— « Voilà qui est étrange ! Je ne suis donc pas surprise de n'y avoir pas vu plus clair, malgré mes prétentions à la finesse ; mais j'étois si loin, si loin de l'espérer, que je m'en tenois toujours à désirer un gendre qui pût vous ressembler en quelque chose, et c'étoit tout. Maintenant, il faut me laisser faire. Charlotte va rentrer, la sage personne sera bien adroite si je n'arrache pas son secret. »

— « Et comment ? » dit Auguste, dont l'agitation étoit extrême.

— « Vous verrez, vous verrez ; mais vous me laisserez dire. Contraignez-vous surtout, et n'ayez pas l'air si troublé. »

— « Et s'il est clair qu'elle ne m'aime

pas, » reprit Auguste, que cette idée faisoit pâlir.

— « Alors, mon cher baron, vous n'auriez obtenu que mon consentement, qui ne vous serviroit pas à grand'chose; mais, continua-t-elle en souriant, je ne sais quoi me dit qu'il pourra vous être utile. »

Auguste qui comptoit les minutes, et dont l'impatience ne sauroit se décrire, n'entendit pas plutôt la voix de Charlotte, qui rentroit, qu'un violent frémissement parcourut tout son corps. Il se méfia de ses forces, et, par un mouvement involontaire, il se disposoit à sortir, lorsque madame de Walstein en le faisant asseoir, lui dit: « Courage! il n'est plus temps. » Charlotte entroit. Elle devint un peu rouge en apercevant Au-

guste, et madame de Walstein, qui ne la quitta plus des yeux, s'empressa de lui faire plusieurs questions sur les différentes commissions dont elle l'avoit chargée. Charlotte répondit à tout dans le plus grand détail; enfin cet article étant épuisé :

— « Je parlois à M. de Mulden, dit madame Walstein, de M. de Geisberg qui sort d'ici. »

— Ah ! » dit Charlotte, dont le sourcil cependant se fronça légèrement, comme si ce nom lui rappeloit un souvenir peu agréable.

— « Je confiois à notre ami, montrant Auguste, l'affaire dont mon cousin est venu m'entretenir. »

— « Une affaire! dit Charlotte; que lui est-il donc arrivé? »

— « Oh! rien à lui. Cela nous concerne. »

— « Nous! reprit Charlotte un peu inquiète ; quelque chose de triste? »

— « Au contraire, répondit en riant madame de Wasltein ; rien n'est plus gai, car il s'agit d'un mariage. »

— « D'un mariage! »

— « Oui. Je ne veux pas t'intriguer plus long-temps ; il s'agit d'un mariage pour toi, et c'est le jeune d'Asfeld qui se présente. »

— « Vous avez répondu à M. de Geisberg?..... » dit Charlotte.

— « Que je te laissois entièrement libre de disposer de ta main, et que tu déciderois du sort de son protégé. »

— « Permettez d'abord que je vous remercie bien tendrement, dit Charlotte ; quant à ma décision sur ce sujet, elle n'est pas douteuse. Je suis fort reconnoissante de l'offre de

M. d'Asfeld ; mais il m'est impossible de l'accepter. »

— « Il faut au moins prendre le temps de réfléchir. »

— « Je vous réponds, maman, que mes réflexions sont toutes faites. »

— « Ce jeune homme est très-bien né, il est fort riche. »

— « On en dit beaucoup de bien, » ajouta Auguste, qui enfin pouvoit parler. Charlotte leva les yeux sur lui et les y arrêta long-temps, puis elle reprit avec beaucoup de sang-froid.

— « C'est un motif de plus pour ne pas le tromper. »

— « Le tromper? » dit madame de Walstein.

— « Sans doute, répondit Charlotte, M. d'Asfeld en se mariant es-

père sans doute épouser une femme qui le préfère aux autres, qui l'aime enfin ; et jamais je n'aimerai M. d'Asfeld. »

— « Hé bien, c'est à merveille, répondit madame de Walstein, ne parlons plus de M. d'Asfeld ; mais il faut te dire que ce matin j'ai vraiment été poursuivie par les prétendans, et qu'il me reste encore à te parler d'un autre. »

— « Encore ! » dit Charlotte en riant.

— « Je t'avoue que celui-là m'intéresse beaucoup plus que M. d'Asfeld ; je désire vivement qu'il n'éprouve pas un refus ; car il me seroit bien doux de le nommer mon gendre. »

— « Ah, mon Dieu ! dit Charlotte, à quel point vous me chagrinez ! »

— « Pourquoi donc ? »

— « Quelle que soit cette personne, puisque vous êtes assez bonne pour me laisser disposer de moi, je répondrai par un refus. »

— « Sans la connoître? » Charlotte étoit alors entièrement tournée du côté de sa mère, en sorte qu'elle ne pouvoit voir Auguste, qui dans une angoisse inexprimable attendoit chaque mot comme son dernier arrêt.

— « Qu'ai-je besoin de savoir son nom? dit Charlotte; je suis bien certaine de ne point l'aimer; cela suffit, ma chère maman, ajouta-t-elle, en serrant les mains de madame de Walstein dans les siennes; souffrez que je reste près de vous; toujours, ah! toujours, je suis heureuse, croyez-moi, autant que je puis l'être, et le Ciel permettra peut-être qu'il n'arrive aucun changement dans ma situation;

c'est ma seule espérance depuis bien long-temps : vous ne voudrez pas me l'ôter ? Non, vous m'aimez trop pour cela ; ne parlons plus de mariage ; n'éloignez pas de vous votre pauvre Charlotte ! » En parlant ainsi, sa voix étoit fort émue, et quelques larmes tomboient sur les mains de madame de Walstein, qui ne savoit plus que penser.

— « Mais si celui qui se présente consentoit à rester avec moi ? »

— « J'en serois reconnoissante, sans pouvoir jamais l'aimer comme on doit aimer son mari. »

— « Tu dois au moins permettre que je te le fasse connoître, et qu'il... »

— « Ah ! non, non, interrompit Charlotte ; dites-lui ma réponse, je vous en supplie. »

— « Je vois bien que tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtera, » répondit madame de Walstein en regardant Auguste, dont l'état étoit digne de pitié.

— « Ecrivez, reprit vivement Charlotte, cela est plus simple et plus facile. »

— « Tu as raison, dit madame de Walstein; hé bien, écris toi-même, » ajouta-t-elle, en approchant de Charlotte une petite table, sur laquelle étoient des plumes et du papier.

— « Moi ! Certainement, maman, vous voulez plaisanter ? »

— « Point du tout, répondit madame de Walstein, c'est du moins un moyen de lui adoucir ton refus. »

— « Mais, cela est impossible ! » s'écria Charlotte.

— « Pourquoi donc? Ce n'est pas moi qui l'afflige, je ne dois pas me charger des consolations. »

— « Certainement, vous sentez qu'il ne seroit pas convenable ?..... »

— « Au contraire, très-convenable, puisque je le permets. »

Charlotte se retourna vers Auguste, comme pour l'appeler à son secours. Elle le voit pâle et tremblant.

— « Ecris, écris, reprend madame de Walstein; c'est à notre ami, à M. de Mulden. »

— « Monsieur de Mulden, » dit Charlotte, qui poussa une espèce de cri, et dont la visage devint couleur de feu.

— « Oui, mademoiselle, répondit Auguste, en se levant, et puisque j'ai été assez malheureux pour tout en-

tendre, une lettre devient inutile. »
Il veut sortir.

— « Non, non, demeurez, s'écrie Charlotte, je vous en supplie, demeurez. » Et, saisissant une plume, elle trace rapidement deux lignes, les donne à sa mère, et veut s'échapper; mais madame de Walstein, qui la retient, remet le billet à Auguste. Il lit tout haut : « Charlotte de Walstein s'engage à épouser le baron de Mulden, qu'elle aime depuis le premier jour qu'ils se sont vus. »

— « Charlotte, dit Auguste, en se précipitant à ses pieds, quoi! vous serez ma femme! quoi! vous m'aimez! Ah! l'on ne meurt pas de bonheur! »

— « Ni de peine, répondit Charlotte, car j'étois bien malheureuse quand je croyois.... quand je pen-

sois.... » Elle cacha sa figure dans le sein de sa mère. Madame de Walstein pleuroit de joie; et pendant un quart-d'heure, pas un des trois ne sut ce qu'il disoit. Sans doute ils passent rapidement ces momens de la vie où notre âme succombe sous le poids de la félicité; mais, par quel doux lien leur souvenir ineffaçable nous attache à l'être chéri qui nous les a fait goûter!

CHAPITRE VIII.

Auguste ne remonta pas chez lui de la journée ; il donna l'ordre qu'on l'avertît si Frédéric venoit ; mais Frédéric n'étant pas venu, il en eut peu de regret dans cette circonstance, attendu qu'il désiroit avant de revoir son ami, consulter madame de Walstein et sa fille sur la conduite qu'on tiendroit à l'avenir avec la comtesse de Wolendorf. Il hésitoit cependant beaucoup à amener la conversation sur ce sujet, car il falloit faire des aveux qui lui coûtoient au dernier

point. Il se plaisoit bien davantage à écouter madame de Walstein parler des détails relatifs à son mariage, et surtout à regarder Charlotte, qui s'abandonnoit sans contrainte à toute la joie qu'elle éprouvoit. Enfin on étoit sorti de table depuis long-temps, et la soirée étoit même fort avancée, lorsqu'il prit sur lui d'entamer le pénible récit de sa foiblesse passée.

— « Il faut, dit-il, que je vous demande conseil sur une chose qui m'embarrasse beaucoup. Frédéric, dont je vous ai si souvent parlé, doit nécessairement assister à mon mariage; car vous savez tout ce qu'il est pour moi; mais vous savez aussi qu'il est marié.

La mère et la fille rapprochèrent toutes deux leur siége de celui d'Au-

guste. Une vive curiosité se lisoit dans les yeux de madame de Walstein; mais on ne sauroit peindre le regard de Charlotte.

— « Oui, continua Auguste, un peu troublé; Frédéric est marié, et je ne vois pas sa femme. »

— « Jamais ? dit madame de Walstein.

— « Jamais. »

— « Et pour quelles raisons? »

— « Il faut d'abord, répondit Auguste, que vous imploriez pour moi l'indulgence de Charlotte. Comment lui ferons-nous entendre qu'il est des instans dans la vie où les hommes peuvent être aveuglés par je ne sais quel prestige, qui ressemble à l'amour, et qui en conserve l'apparence tant qu'il est entretenu par des obs-

tacles ou par une habile coquetterie? Le cœur n'est réellement pour rien dans une pareille ivresse; mais elle n'en prend pas moins sur nous un empire, dont on rougit beaucoup un jour, et dont le souvenir a quelque chose de fort pénible. N'importe, je veux qu'elle sache tout. »

Les yeux de Charlotte étoient baissés vers la terre, et Auguste, sans la regarder une seule fois, fit un récit rapide de sa liaison avec Amélie. Quoiqu'il évitât avec le plus grand soin d'appuyer sur aucuns détails, il ne put faire disparoître entièrement dans ses discours une certaine *couleur de sentiment* qui fit tressaillir Charlotte à plusieurs reprises; et lorsqu'il arriva à l'époque où il partit pour la campagne, elle devina si faci-

lement qu'il avoit souffert alors plus qu'il n'osoit l'avouer, qu'Auguste insista long-temps sur la guérison qui suivit, sans remettre le calme en son âme. — « Je n'ai donc jamais revu la comtesse, continua Auguste lorsqu'il eut tout dit, et j'éprouve à la revoir une répugnance invincible. Cependant Frédéric est depuis long-temps mon confident; il espéroit d'autant plus me voir heureux, qu'il doit penser que mon mariage produira un rapprochement entre sa famille et la mienne. Que faire? car il ne s'agit plus de moi seulement. La conduite de madame de Wolendorf, vous ne devez pas l'ignorer, est trop mauvaise pour que sa société puisse convenir à Charlotte. »

— « Il est certain, dit madame de

Walstein, que sa réputation est détestable. »

— « Hé bien, convient-il que ce soit elle qui présente ma femme à la cour? qui l'introduise dans le monde? Toutes choses qu'on ne peut éviter si nous la voyons, car autrement nous blesserions Frédéric, qui vit dans la plus heureuse erreur. »

— « Ecoutez, dit madame de Walstein, il me vient une idée, une idée excellente. Il faut dire à votre ami que Charlotte est jalouse de la comtesse. »

— « Jalouse ! s'écria Auguste, je lui donnerois un ridicule. »

— « Non, dit enfin Charlotte d'un air sérieux, vous pouvez le dire sans crainte. »

Auguste la regarda, et quoiqu'elle

s'efforça de sourire aussitôt, il vit bien que quelque trait avoit blessé son âme; mais il ne voulut pas s'en expliquer en présence de madame de Walstein, qui n'auroit pas manqué de reprocher à sa fille une susceptibilité, qu'Auguste trouvoit si naturelle! Et on le fit enfin consentir à donner à son ami l'excuse dont il s'agissoit, comme la moins blessante qu'on pût imaginer.

Dès le lendemain en effet, Auguste raconta tout à Frédéric, qui prit doublement part à son bonheur, jusqu'au moment où Auguste ajouta, que Charlotte, instruite des sentimens qu'il avoit eus jadis pour la comtesse, croyoit plus convenable que l'on continuât à ne point se voir. — « Pardonne-lui cette foiblesse, dit Auguste, tu dois ainsi que moi la comprendre et l'excuser. »

— « Je n'ai pas le droit de me plaindre, répondit tristement le comte; il est juste que je porte toute ma vie la peine de mes torts envers toi. »

Ces paroles touchèrent tellement Auguste qu'il se seroit engagé dès l'instant même à revoir la comtesse, s'il eût été certain de ne pas déplaire à Charlotte; mais convaincu que cette démarche ne causeroit pour tous les trois que du trouble et des chagrins, il résista à son attendrissement, et répondit à Frédéric avec tant de tendresse et de raison qu'il parvint à lui persuader qu'en effet ce parti étoit le plus sage. Le mariage d'Auguste, d'ailleurs, soulageoit le cœur du comte d'un poids si cruel, qu'il se contenta pour le présent du bien qu'il lui fai-

soit. Il demanda à être présenté dès le soir même, à madame de Walstein et à sa fille, et sur l'offre que lui fit Auguste de donner la main à Charlotte le jour de la cérémonie, il reprit toute sa gaîté, et partit satisfait.

A peine étoit-il sorti, qu'Auguste ayant regardé par sa fenêtre, aperçut Charlotte qui se promenoit seule dans le jardin; jamais jusqu'ici il n'avoit osé aller l'y joindre, mais ce jour-là il crut pouvoir se montrer plus hardi, et prenant dans son bureau le portrait de la comtesse, il descendit aussitôt.

Charlotte le reçut avec un peu d'embarras, causé par tous les souvenirs de la veille. Après s'être informé de la manière dont elle avoit passé la nuit : — « Quant à moi, dit-il, heureusement je n'ai pas dormi;

j'ai trouvé bien plus doux de me livrer à mes pensées. D'ailleurs je cherchois à m'expliquer un mot de Charlotte qui m'a frappé hier soir. Depuis longtemps je me suis habitué à remarquer tous ses discours, à en étudier le véritable sens; mais à l'avenir, elle me permettra, j'espère, de m'adresser à elle pour connoître entièrement ce qui se passe dans son âme. »

« Comment, dit Charlotte en souriant, suis-je donc une personne dissimulée? »

— « Non, sans doute, ce n'est pas le mot; mais n'est-il pas surprenant lorsque vos mouvemens d'abandon ne produisent jamais d'autre effet que celui de vous montrer plus aimable et plus attachante, n'est-il pas surprenant que vous vous soyez imposé, je

ne sais quelle retenue qui vous force à renfermer une grande partie de vos émotions. Ah ! conservez cette manière d'être avec tous les autres, je serai bien loin de m'en plaindre, continua-t-il en souriant; mais avec moi, Charlotte, avec moi, au nom de Dieu, renoncez-y pour toujours, et que l'heureux Auguste ne lise pas à moitié dans votre cœur. »

— « Hé bien, dit Charlotte en baissant la tête et en effeuillant un rosier contre lequel ils se trouvoient alors, pour vous prouver que je commence à me corriger, je veux vous avouer un défaut que je porte peut-être à l'excès, et que je n'ai jamais pu vaincre ; vous avez dû vous attendre à m'en découvrir plus d'un, et dans le nombre sans doute, il en est que

j'ignore, mais je sais...... je sais..... que je suis jalouse. »

— « Ah ! quel bonheur ! s'écria Auguste, d'apprendre enfin que Charlotte tient de l'humanité par une foiblesse quelconque ! Et ce défaut, ce terrible défaut, je l'aurois choisi entre tous. Ne suis-je donc pas jaloux aussi, moi, et n'ai-je pas détesté M. d'Asfeld du meilleur de mon cœur ? »

— « Mais je ne l'aime pas, dit vivement Charlotte ; je ne l'avois pas aimé, » reprit-elle en rougissant.

Auguste sourit, puis tirant de sa poche le portrait de la comtesse, et reprenant un air sérieux : — « Charlotte, dit-il, voici le portrait que vous m'avez rendu vous-même, le premier jour que nous nous sommes vus. J'atteste le Ciel que depuis ce

moment je ne l'ai pas regardé une fois, et que je n'en ai pas éprouvé le désir ; je vous le remets aujourd'hui afin que vous le détruisiez. Quant à ce que j'ai pu sentir pour la femme qu'il représente, vous n'y songerez plus, j'espère, sans penser que deux mois ont suffi pour qu'un oubli total succédât à ces émotions passagères ; tandis que si je perdois Charlotte, je n'aurois plus qu'à mourir. »

Charlotte hésitoit à prendre le portrait ; mais Auguste insista tellement, qu'enfin elle y consentit. — « Et pour l'avenir, Charlotte, reprit Auguste gaiement, je m'engage à ne jamais regarder une femme en âge de plaire, à ne jamais parler à aucune...... »

— « Ah ! c'est trop, c'est trop, dit

Charlotte en riant, vous me rendez honteuse, et je me repentirai de ma franchise. »

— « Ce n'est pas trop, dit Auguste, si la convention est réciproque. »

— « Pour mon compte j'y consens, répondit Charlotte; mais pour le vôtre je n'exige qu'une promesse, et la voici : Vous pourrez regarder les femmes et causer avec elles autant qu'il vous plaira; seulement vous cesserez aussitôt, si je vous avertis que vous me chagrinez. »

— « Et vous promettez bien de m'avertir? »

— « Je vous le jure. »

Auguste ne s'étoit jamais senti plus heureux; pour la première fois, il lisoit dans ce cœur qu'il avoit si long-temps désespéré d'obtenir. Il ne se

lassoit point de questionner Charlotte sur mille petites circonstances où elle avoit été pour lui impénétrable. Charlotte expliquoit tout, et découvroit ainsi une sensibilité si vraie et si touchante, que rien d'aussi aimable ne s'étoit jamais présenté à lui, pas même en imagination; enfin Charlotte lui dit en riant: — « J'espère que maintenant vous ne m'accuserez plus de manquer d'abandon; mais vous sentez bien que si l'on disoit ces choses-là à tout le monde, on seroit ridicule, et voilà tout. »

Frédéric vint le soir; il fut reçu comme une ancienne connoissance par madame de Walstein et par sa fille; sans oublier les égards qui se devoient à son rang, un certain air d'aisance et de douce intimité lui

prouva tout le cas que l'on faisoit de sa personne. Charlotte lui parut charmante, car elle désiroit plaire à l'ami d'Auguste, et pour y parvenir elle n'avoit besoin que de renoncer un peu à sa réserve accoutumée. On fixa le jour du mariage; Frédéric se mêloit de tous les détails avec une joie, une vivacité qu'Auguste n'avoit pas remarquées en lui depuis long-temps. Il sembloit qu'il s'agît de son propre bonheur; il s'en agissoit en effet, et peut-être attendit-il cette heureuse journée avec autant d'impatience que les deux époux. La veille, il envoya à Charlotte une superbe corbeille remplie de tous les riens brillans qu'on peut offrir à une femme. Enfin, Auguste vit arriver cet instant fortuné où Charlotte, parée des dons de Fré-

déric, qui lui donnoit la main, le suivit à l'autel pour unir sa vie à la sienne.

—

CHAPITRE IX.

Auguste avoit pris dans la maison de madame de Walstein un appartement plus considérable que celui qu'il occupoit ; car il étoit convenu que l'on ne se quitteroit pas, et l'on s'arrangea même pour manger ensemble. Le bonheur d'Auguste avoit quelque chose de calme et d'inaltérable dont il sentoit vivement l'avantage. Un jour qu'il s'en félicitoit avec Charlotte :

— « Hé bien, ajouta-t-il, tout dépend du caractère ; Frédéric ne trouveroit pas assez de mouvement dans

notre heureuse situation, et sans doute il en jouiroit moins que nous. »

— « Croyez-vous donc, dit Charlotte, que Frédéric soit heureux ? »

— « Comment, reprit Auguste, d'un air inquiet, penserois-tu le contraire ? »

— « Oui, malheureusement, dit Charlotte, et je le pense depuis longtemps. »

Charlotte possédoit tant de tact et de justesse d'esprit, qu'Auguste craignit aussitôt qu'elle n'eût observé son ami mieux qu'il ne l'avoit fait lui-même. Son cœur se serra, et un chagrin profond se peignit dans tous ses traits.

— « T'auroit-il parlé de manière à justifier tes soupçons ? » demanda-t-il à Charlotte.

— « Jamais positivement ; mais quelques mots de temps à autre m'ont éclairée. »

— « Il ne s'est pas expliqué sur le sujet de ses peines ? »

— « Non. » Auguste tomba dans la rêverie. Enfin il en sortit pour dire :

— « Sa position est plus brillante que jamais ; la confiance que lui témoigne le roi augmente chaque jour ; ce seroit donc la comtesse ?.... On dit qu'elle perd la tête maintenant pour un marquis de Préval, un fort mauvais sujet, qui va souvent chez Frédéric. Mais que faire ? j'ai toujours évité.... Cependant, ajouta-t-il en se levant avec vivacité, je ne puis souffrir que Frédéric devienne ainsi la risée de la cour et de la ville ! Non, je ne le puis souffrir, et je vais lui parler. »

— « S'il ne sait rien, cependant, cher Auguste ; s'il n'a d'autres chagrins que ceux qui suivent sa situation politique, songez à tout ce que vous allez risquer ! »

— « Je me garderai bien de m'expliquer clairement, répondit Auguste ; mais dès les premiers mots il me sera facile de voir s'il ignore tout. Lorsqu'il viendra, tu nous laisseras seuls. »

Quelques heures après, en effet, Frédéric étant arrivé, Charlotte sortit de la chambre, après avoir jeté sur son mari un regard qui l'invitoit à la prudence.

Auguste amena la conversation sur la nécessité de recevoir toute espèce de monde lorsqu'on tenoit un grand état de maison, et sur les inconvéniens qui en résultoient. — « Par exemple,

dit-il, tu admets chez toi une foule de gens, dont la société, j'en suis sûr, ne peut te convenir. J'ai entendu parler entre autres d'un marquis de Préval; sa réputation est fort mauvaise. »

— « Point du tout, répondit Frédéric, le marquis est un homme d'honneur; il porte un des plus grands noms de la France, et il a été parfaitement bien accueilli dans les différentes cours de l'Europe qu'il a parcourues. »

— « Comment se fait-il donc que je n'en aie jamais entendu dire que du mal? »

— « Ah! voilà ce que c'est, dit Frédéric en riant, il a la réputation d'être un peu trop galant avec les femmes; mais il se corrige chez nous; et depuis long-temps on sait qu'il est

attaché à la baronne de Friedler. Amélie me raconte souvent des scènes qu'ils se font dans le monde, car la baronne est fort jalouse. »

Madame de Friedler, en effet, avoit long-temps aimé le marquis; mais il l'avoit sacrifiée de la manière la plus publique et la plus barbare à la comtesse de Wolendorf, qui se servoit encore de sa victime pour abuser son mari. Auguste reconnut l'habileté d'Amélie; un sourire de mépris vint effleurer ses lèvres; mais il n'ajouta pas un mot sur ce sujet, bien sûr que Frédéric ne soupçonnoit rien. C'est en lui parlant du roi et des grands de la cour qu'il entrevit aisément que Charlotte avoit deviné, et que le comte vivoit dans un état d'inquiétude et d'angoisse perpétuel. La foule

de ses envieux grossissoit tous les jours ; il passoit sa vie à parer les coups qu'ils lui portoient, et chacun de ses triomphes sur eux les aigrissoit encore et les animoit davantage à sa perte ; en sorte que toute son existence se consumoit dans une lutte qu'il ne pouvoit terminer, quoiqu'il en sortît toujours vainqueur. — « Hélas ! se dit Auguste, dès que Frédéric l'eut quitté, il est trop vrai qu'il n'est pas heureux ; car il ne peut plus monter, et son sort maintenant est d'endurer sans cesse la crainte de descendre. »

Pour expliquer comment Auguste avoit pu se tromper d'abord sur la cause des chagrins de Frédéric, il faut revenir sur nos pas, et retourner à la comtesse. Très-peu de temps

après son mariage, sa conduite avoit été si mauvaise, qu'elle s'étoit bientôt perdue de réputation. Elle venoit de mettre au monde l'unique héritier du nom qu'elle déshonoroit, lorsque le marquis de Préval arriva à la cour. Jeune, spirituel, doué d'une beauté remarquable, le marquis étoit un de ces êtres brillans, auxquels la nature n'a refusé aucun moyen de séduction. Aussi avoit-il réduit toutes ses jouissances à des jouissances de vanité. Une bravoure reconnue, une conversation piquante, et une extrême indulgence pour les autres, avoient suffi jusqu'alors pour lui assurer dans le monde la réputation d'un homme aimable et distingué; mais ses succès auprès des femmes étoient vraiment les seuls dont il fît un grand cas. Plus ils devenoient

nombreux, moins il se lassoit d'en obtenir; car n'ayant d'autre état dans le monde que celui de courtisan et de voyageur, incapable de se livrer à aucune occupation sérieuse, le métier de séducteur avoit pour lui le double avantage de satisfaire son amour-propre et de le soustraire à l'ennui en employant son temps. Il avoit donc poussé au dernier degré l'art de conduire à la fois plusieurs intrigues galantes, de jouer le sentiment que l'on n'éprouve pas, d'entretenir ceux qu'on inspire, soit en excitant la jalousie, soit en passant tour à tour de la tendresse à la froideur. Il étudioit de sang-froid les mouvemens du cœur qu'il déchiroit, afin de mieux apprendre à en déchirer d'autres. Sourd à la plainte, insensible aux larmes,

et s'amusant du désespoir, le marquis connoissoit tellement tous les moyens de *torturer* une femme, qu'il pouvoit défier hardiment la coquette la plus exercée, et qu'il recherchoit même ce genre de combat comme moins ordinaire et moins facile que tout autre. Tel est l'homme que le hasard rapprocha de la comtesse de Wolendorf; il la blessa vivement d'abord en affectant pour ses charmes la plus profonde indifférence; elle jura de s'en venger, et il s'établit entre eux une lutte de coquetterie, que leur habileté réciproque fit durer fort longtemps. En vain le marquis se flattoit de traiter la belle Amélie comme tant d'autres femmes qui l'avoient précédée, sa liaison avec elle, quoique devenue intime, ne s'en prolongea pas

moins d'une manière surprenante. Vouloit-il rompre, un dédain, quelques préférences accordées à ses rivaux le retenoient malgré lui : il est vrai qu'il usoit des mêmes moyens pour conserver ses droits. Le plus grand talent dans ce genre étoit déployé de part et d'autre ; chacun d'eux sentoit bien qu'il ne devoit son empire qu'au manége le plus soutenu, que la honte d'être quitté attendoit celui des deux qui donneroit à l'autre la moindre sécurité sur sa conquête, et ce jeu perpétuel de leur amour-propre exaltoit quelquefois leur imagination au point qu'ils croyoient s'aimer.

—

CHAPITRE X.

L'INCONSTANCE naturelle du marquis l'emporta cependant. Le baron de *** avoit été nommé tuteur d'une jeune héritière, dont la fortune étoit immense ; le marquis, peu riche lui-même, rencontra cette jeune personne dans le monde, et, doublement séduit à vue, il résolut de la demander en mariage. Comme il s'étoit fait des ennemies de toutes les femmes avec lesquelles il avoit eu des rapports, le baron n'obtint sur son

compte que des renseignemens si désavantageux, qu'il n'hésita pas à rejeter sa demande; mais le marquis qui s'étoit rendu maître du cœur de la pupille, et qui entretenoit avec elle des intelligences secrètes, persuada facilement à cette infortunée que son tuteur n'avoit sur elle que de foibles droits, qu'elle étoit libre, ayant perdu ses parens, de disposer de sa main. Il la décida à le suivre et à l'épouser, l'assurant qu'à l'époque de sa majorité, qui arrivoit dans quelques mois, le baron ne pourroit refuser de lui remettre ses biens, dont une grande partie d'ailleurs se trouvoient situés en France.

Cette nouvelle intrigue cependant n'avoit pu rester secrète pour la comtesse, et sur la première nouvelle, la rage et

le désespoir s'étoient emparés de son cœur ; le marquis y mit le comble en cessant de venir chez elle, et en refusant même de la recevoir chez lui ou de répondre à des lettres lorsqu'elle exigea une explication. Outrée d'une pareille conduite, elle devint capable des plus grands excès. L'humiliation et la jalousie prirent en elle tous les caractères d'une passion réelle et violente, et sans doute cet amour factice la fit souffrir plus qu'un autre; car les peines d'un amour vrai, si cruelles qu'elles soient, laissent toujours dans le cœur quelque chose de doux qui repousse du moins le besoin amer de la vengeance ; dans l'âme de la comtesse, au contraire, ce pénible sentiment dominoit tous les autres. La mort de sa rivale l'eût à peine satis-

faite; et comme pour la première fois de sa vie elle éprouvoit des sensations violentes, sa raison en étoit en quelque sorte renversée. Elle avoit pris pour valet de chambre un ancien serviteur de son mari, nommé Guillaume; bien sûre de la discrétion de ce brave homme, que son attachement pour le comte forceroit au silence, elle le choisit pour confident. Elle rejeta les timides conseils de son zèle avec une telle fureur, qu'il crut moins dangereux de servir sa passion que de l'abondonner à elle-même dans un pareil état. Pendant plusieurs jours il porta les lettres qu'elle écrivoit, et qui lui étoient renvoyées toutes cachetées; il fit plus, et, sur son ordre, il se lia avec un des gens du marquis qui l'intruisoit exactement des démarches

de son maître, et la comtesse le menaçoit sans cesse de se jeter par la fenêtre s'il lui cachoit le moindre détail; c'est ainsi qu'elle apprit que son infidèle étoit en correspondance avec la jeune héritière, et qu'il la voyoit même quelquefois. En vain elle adressoit à sa rivale des lettres anonymes qui peignoient le marquis sous les couleurs les plus noires; elle venoit aussi d'en adresser une au baron, lorsque, ce soir même, Guillaume rentra, apportant une nouvelle qu'il regardoit enfin comme la guérison de sa maîtresse, puisqu'elle devoit lui ravir toute espérance. Le domestique du marquis avoit reçu l'ordre de conduire à l'une des portes de la ville une voiture attelée de trois chevaux, et d'y attendre son maître; c'étoit cet

homme lui-même qui devoit conduire en postillon jusqu'à la troisième poste : « Et il ne doute pas, ajouta Guillaume, que monsieur le marquis ne parte cette nuit avec la jeune personne. »

Pour cette fois, la comtesse écouta le récit de Guillaume sans se livrer au moindre éclat, et lorsqu'il eut fini, elle lui demanda avec toute l'apparence du calme pour quelle heure la voiture étoit commandée. Guillaume l'ignoroit; mais comme onze heures approchoient lorsqu'il avoit quitté le domestique, qui alloit atteler, il pensoit que c'étoit pour minuit. La comtesse regarda à sa pendule, puis se levant avec fermeté : — « Guillaume, dit-elle, vous allez me suivre. Préparez les deux meilleurs chevaux de selle, et venez m'avertir dès que tout sera prêt. »

— « Ah ! madame, s'écria Guillaume, que voulez-vous faire ! au nom de Dieu !..... »

— « Non, interrompit la comtesse, en marchant dans la chambre avec la plus vive agitation ; non, les perfides ne partiront pas ainsi. Je verrai cette femme, et c'est en sa présence que je veux confondre son indigne séducteur. Minuit approche. Guillaume, obéissez ! ou j'attends mon mari, je lui avoue tout ; on les arrêtera du moins, mais vous m'aurez perdue. »

En parlant ainsi ses yeux étoient étincelans, les veines de son cou se gonfloient de rage, et Guillaume craignit de la voir expirer. — « J'obéis, j'obéis, » se hâta-t-il de répondre.

— « Conduisez-les à la petite porte du jardin, reprit la comtesse, je vais

m'y rendre. » Alors elle passe à la hâte un habit d'homme, qu'elle avoit fait faire pendant sa liaison avec le marquis, pour n'être pas reconnue lorsque souvent, le soir, elle se rendoit chez lui; elle ordonne à sa femme de chambre de dire, au comte quand il rentrera, qu'elle s'est mise au lit, et descendant en silence par un escalier dérobé, elle traverse le jardin, monte sur un des chevaux qu'elle trouve à la petite porte, et part avec le pauvre Guillaume, qui la suit plus mort que vif.

Arrivée à la porte de la ville, la voiture n'y est plus; mais un des gardiens en effet vient de la voir partir et suivre très-vite le grand chemin. — « Ils prennent la route de France, dit la comtesse, je dois nécessaire-

ment les atteindre. » Et sans tarder un moment, elle suit leur trace. Son cheval étoit beaucoup meilleur que celui de Guillaume; près d'arriver à la seconde poste, celui-ci tomba de fatigue. Guillaume s'en félicitoit, lorsque sa maîtresse, sans ralentir sa course, lui cria de se faire donner un cheval, et de la rejoindre en suivant toujours la grande route. Elle poursuit donc seule sa fatale entreprise; à peine a-t-elle parcouru ainsi un demi-mille, qu'elle aperçoit la voiture. Elle ne peut s'y tromper; elle presse son cheval, s'approche du postillon, et lui crie de s'arrêter, d'une voix que la fatigue et la colère rendent méconnoissable. Le marquis qui se voit poursuivi saisit un pistolet, et, mettant la tête à la portière, il or-

donne à son domestique d'avancer. — « N'avancez pas, ou vous êtes mort, » dit la comtesse, quoiqu'elle fût sans armes. Celui qui les arrête ainsi est sans doute suivi de plusieurs autres ; telle est la réflexion rapide du marquis ; il n'hésite pas ; et comme la comtesse retournoit son cheval vers la voiture, il tire ; le coup part, et l'infortunée tombe : « Au galop ! » crie le marquis, et la voiture s'éloigne avec la rapidité de l'éclair.

—

CHAPITRE XI.

Auguste avoit travaillé fort tard dans la nuit; il venoit de quitter la plume, et Charlotte la broderie dont elle s'occupoit près de lui; lorsqu'ils entendirent arrêter une voiture et frapper à la grande porte; ils s'étonnoient d'une chose aussi extraordinaire dans la tranquille maison qu'ils habitoient, quand Georges entra pour annoncer que le ministre attendoit le baron de Mulden sur-le-champ à l'hôtel du ministère, et qu'il avoit envoyé une voiture pour l'y conduire. — « Ah!

mon Dieu! s'écria Charlotte, qu'est-il donc arrivé? »

— « Je vais emmener Georges, répondit Auguste, qui avoit déjà pris son chapeau. Et si je ne reviens pas aussitôt, il te rapportera un mot de moi. Ne t'effraie pas, je t'en conjure. » Et lui-même étoit fort effrayé. En montant dans la voiture, il demanda au domestique si le comte étoit malade? — « Non, monsieur le baron, répondit cet homme, car je viens de voir son excellence qui m'a donné l'ordre de venir vous prendre. »

La disgrâce de Frédéric étoit la seule idée qui pût frapper l'esprit d'Auguste; en sorte qu'il ne doutoit plus de cet événement lorsqu'il arriva à l'hôtel du ministre. On lui dit que son excellence étoit dans l'apparte-

ment de madame la comtesse. Il y passa, un peu contrarié par la nécessité de revoir Amélie. Une femme de chambre l'attendoit à l'entrée du premier salon ; elle congédia le domestique, et l'introduisit dans le cabinet de sa maîtresse où Frédéric se trouvoit seul. Assis près d'un secrétaire ouvert, le comte parcouroit plusieurs lettres qu'il en avoit tirées. Il étoit pâle, défait, et toute sa contenance annonçoit le plus violent désespoir. A peine aperçut-il Auguste, qu'il se leva et courant à lui : — « Auguste ! s'écria-t-il, je suis le plus malheureux des hommes ! la mère de mon fils est déshonorée ! la comtesse est partie, partie avec ce Préval ! »

— « Oh ciel ! dit Auguste, que me me dis-tu ! »

— « Ces lettres ne me laissent point le moindre doute sur leur liaison, reprit le comte; la cruelle nous abandonne, moi, son enfant. Quel éclat! quelle honte! » Alors il raconta à Auguste qu'il savoit depuis le matin que le marquis partoit dans la nuit pour la France, mais qu'il étoit loin de soupçonner que ce départ pût l'intéresser en rien. Lorsqu'en revenant de chez le roi il étoit entré chez la comtesse pour lui rendre compte d'une affaire à laquelle elle s'intéressoit, il n'avoit trouvé que sa première femme de chambre, dont le trouble et les réponses embarrassées lui étoient devenus suspects. Enfin cette fille avoit été contrainte de lui avouer que sa maîtresse venoit de partir, vêtue d'un habit d'homme,

et suivie de Guillaume. Ce qui ajoutoit encore au désespoir du comte, c'est qu'il étoit impossible de faire courir après les fugitifs sans divulguer lui-même son déshonneur, et cependant le temps s'écouloit!

Pendant le récit de Frédéric, Auguste avoit repris son sang-froid; il demanda d'abord si quelqu'un dans l'hôtel étoit déjà instruit du départ de la comtesse? la femme de chambre qui avoit toujours été présente assura qu'elle seule en étoit informée. Alors il fut convenu que cette fille diroit aux gens, que sa maîtresse étant souffrante, personne ne pouvoit entrer dans son appartement.

— « Et moi, poursuivit Auguste, monté sur ton meilleur cheval de selle, je ne désespère pas de les at-

teindre encore sur la route de France; ils auront changé de chevaux ; le plus léger incident a pu les arrêter; mais ne perdons pas un moment. »

Tandis que l'on préparoit le cheval, Auguste écrivit à sa femme un billet, dans lequel il l'instruisoit de tout en peu de mots, et le remettant à Georges, il partit aussitôt.

Trois heures venoit de sonner; et tout le monde dormant encore dans les endroits qu'il traversa, Auguste ne put recueillir aucuns renseignemens. A la seconde poste cependant, il apprit qu'un homme venoit de s'y arrêter, son cheval étant épuisé de fatigue, et que n'ayant pu s'en procurer un autre assez promptement, il s'étoit hâté de faire manger et boire ce pauvre animal, sur lequel il avoit

continué sa route. Un seul homme à cheval n'avoit sans doute rien de commun avec la comtesse et Préval; cependant Auguste pensa que ce voyageur, qu'il atteindroit aisément puisqu'il étoit si mal monté, pourroit avoir rencontré quelque voiture dont il lui indiqueroit la trace, et il poursuivit sur ce foible espoir. Le jour commençoit à naître, et bientôt on distingua parfaitement tous les objets; Auguste aperçut de loin deux hommes qui lui paroissoient étendu sur le bord du chemin; à peine s'en étoit-il approché à portée de la voix, que l'un d'eux le supplia de s'arrêter en implorant son secours. Auguste vient à lui :

— « Oh Ciel ! est-ce vous Guillaume? » s'écrie-t-il; et descendant

aussitôt, il attache son cheval à un arbre.

— « Ah! M. le baron, dit Guillaume, qui le reconnoît à son tour, c'est Dieu qui vous envoie! voyez, la comtesse.... ma pauvre maîtresse, la voilà morte, morte. »

— « Morte! » répéta Auguste, dont un froid subit glaça tous les membres.

— « Hélas! oui, répondit Guillaume; je l'ai trouvée là, étendue sur le chemin; ils l'ont tuée sans doute... malheureux que je suis! pourquoi l'ai-je quittée! » et Guillaume se tordoit les bras et poussoit des cris de désespoir, tandis qu'Auguste en frémissant s'approche de la comtesse. Il pose la main sur son cœur: — « Guillaume, elle respire encore!

s'écria-t-il. Ah ! ne perdons pas un moment. Montez sur mon cheval.... A la poste que je quitte.... Du vin, des cordiaux.... Voilà de l'or. Ramenez la première voiture venue.... Cachez la vérité surtout.... Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte. » Et Guillaume s'élance comme un trait sur le cheval, que bientôt Auguste perd de vue.

Resté seul avec la comtesse, Auguste s'asseoit près d'elle, il soulève cette tête charmante, déjà couverte des ombres de la mort. Ce front pâle, ces beaux cheveux souillés par la poussière, tout excite dans son cœur la plus douloureuse pitié. — « Amélie ! pauvre Amélie ! dit-il, étoit-ce donc ainsi que je devois te revoir ! Eh quoi ! si jeune, si belle, vas-tu donc expirer sur ce cœur qui si long-temps a battu

pour toi ! Ah ! reviens à la vie, reconnois Auguste ; Auguste au désespoir, qu'un sort cruel a trop vengé. Ouvre les yeux un instant, du moins, pour recevoir son pardon, celui du malheureux Frédéric qui te parle par ma voix. Hélas ! ne rapporterai-je à l'époux qui t'adoroit qu'un corps inanimé ? Ton enfant n'a-t-il plus de mère ? O ciel ! s'écria-t-il, ayez pitié de sa jeunesse ! ne l'enlevez pas au repentir ! Faites qu'elle revoie Frédéric, qu'elle embrasse encore son fils, et pardonnez, mon Dieu, pardonnez comme nous ! » En prononçant ces mots, Auguste couvroit de ses larmes les mains froides de l'infortunée. Mais comme si sa prière eût fléchi la colère divine, il croit voir un léger mouvement ; les joues de la comtesse per-

dent de leur pâleur, et ses yeux se rouvrent au jour. Auguste dans sa joie osoit à peine respirer. — « Où suis-je ? » dit-elle enfin.

— « Près d'un ami, répond Auguste doucement, près du plus tendre ami. » Amélie le regarde. — « Monsieur de Mulden ! reprend-elle d'une voix foible. Oui, je vous reconnois. Mais que s'est-il donc passé ? Je suis blessée... blessée mortellement, je crois. »

— « Non, non, chère Amélie, dit Auguste, ne vous effrayez pas ainsi. Guillaume est allé chercher du secours. Où croyez-vous être blessée ? » demanda-t-il en tremblant ; car il ignoroit tout.

— « Ici, répondit la comtesse, en portant la main sur son sein, que la balle avoit pénétré. Oui... Je me rap-

pelle à présent.... C'est là qu'il m'a frappée... Le cruel! » Et ses yeux se refermèrent. Auguste, que ce peu de mots commençoient à éclairer, craignit qu'en effet elle n'eût reçu une blessure mortelle, et qu'elle ne fût près d'expirer. Il l'appela des noms les plus tendres, en la suppliant de se calmer et de ne songer qu'aux êtres qui la chérissoient, dont elle alloit se voir entourée. Il lui nomma Frédéric, son fils. La comtesse sembla se ranimer; mais elle ne parla plus, et la tête appuyée sur lui, c'est par un regard mourant qu'elle répondoit de temps à autre aux paroles les plus touchantes.

Enfin Guillaume revint, amenant une voiture qu'il s'étoit procurée sous le prétexte que son compagnon de

voyage, tombé de cheval sur la route, se sentoit blessé grièvement. Après avoir fait boire à la comtesse quelques gouttes du vin qu'il avoit apporté, ce qui lui rendit un peu de force, ils la transportèrent dans la voiture, et prirent le chemin de la ville; mais plusieurs fois pendant le trajet, elle reperdit toute connoissance, et Auguste ne respira que lorsqu'il aperçut l'hôtel du ministère. Il fit arrêter la voiture à la petite porte du jardin, dont Guillaume avoit la clef; et comme tout le monde dormoit encore dans la maison, à l'exception du malheureux Frédéric, et de la femme de chambre qui avoit reçu l'ordre de ne point quitter l'appartement de sa maîtresse, Amélie fut portée jusque dans sa chambre

sans avoir été vue de personne. Auguste envoya aussitôt Guillaume chercher le chirurgien qui avoit soigné madame de Mulden, et sur la discrétion duquel on pouvoit compter.

La comtesse étendue sur un sopha, paroissoit s'affoiblir de minute en minute, lorsqu'ayant porté les yeux autour d'elle, elle prononça d'une voix qu'on entendoit à peine : « Quoi ! chez moi !.... et le comte ! le comte ! » ajouta-t-elle avec une sorte d'effroi.

— « Voulez-vous le voir, Amélie ? désirez-vous ses soins ? » lui demanda Auguste.

— « Croyez-vous donc ? ».... Elle n'acheva pas.

— « Je reviens avec lui », dit Auguste. Et la remettant aux soins de sa femme de chambre, il passe chez Frédéric.

A la vue de son ami, dont tous les traits peignoient la plus profonde tristesse : — « Seul ! Auguste, dit le comte qui perdoit son dernier espoir, et sans doute aucunes nouvelles ? »

« Amélie est ici, » répond Auguste.

« Ici ! se peut-il ! s'écrie Frédéric, agité par mille sentimens contraires. Mais je ne la verrai pas, reprend-il aussitôt. Il m'est impossible de la voir. »

Auguste le regarde, et d'un ton solennel : — « Frédéric, lui dit-il, c'est Amélie mourante que je ramène ; fasse le ciel qu'elle ait le temps de recevoir ton pardon ! »

Le comte pousse un cri d'horreur, et s'élance vers la chambre de sa femme. Que devient-il, grand Dieu, au spectacle déchirant qui se présente

à ses yeux ! Cet être pâle, inanimé, et qui ne respire plus qu'à peine, c'est l'objet d'un amour que le temps n'avoit fait qu'accroître, c'est la jeune et brillante compagne de sa vie, c'est la mère de son enfant. Ah ! combien tout ressentiment s'éloigne de son cœur ! A genoux devant l'infortunée, il la conjure de vivre. Il la nomme son Amélie, sa femme, en implorant un seul regard, un seul ! La comtesse soulève sa tête, lui serre foiblement la main, et ferme les yeux pour jamais.

Auguste et Frédéric se flattoient encore qu'elle avoit seulement perdu connoissance, et ils s'efforçoient de la ranimer en lui faisant respirer des spiritueux, lorsque le chirurgien arriva.

— « Ah ! Monsieur, s'écria Auguste, nous n'espérons qu'en vous. Voyez, voyez si vos soins peuvent la rendre à la vie. »

Le chirurgien s'approche : il examine en silence ; puis, se relevant tristement : — « Emmenez votre ami, » dit-il à Auguste. Auguste le comprend, et se jette en pleurant dans les bras de Frédéric, qu'il entraîne aussitôt.

—

CHAPITRE XII.

Deux jours après, les honneurs funèbres furent rendus à la comtesse avec le plus grand éclat. On attribua sa mort à une chute de cheval, et le public en soupçonna d'autant moins la véritable cause, qu'il n'étoit alors occupé que de la fuite du marquis avec sa jeune conquête, dont la nouvelle circuloit dans tous les cercles. Auguste suivit le convoi jusqu'au lieu de la sépulture. Là, jetant un dernier regard sur la terre qui couvroit l'objet de son premier amour : — « Repose

en paix, pauvre Amélie, dit-il, et que la bénédiction du malheureux Frédéric et la mienne t'accompagnent devant l'Eternel! » Il revint près de son ami, que pendant plusieurs jours il osoit à peine quitter, car la douleur du comte étoit vraiment effrayante. La mort d'Amélie innocente eût sans doute été bien cruelle, mais la mort d'Amélie coupable lui sembloit cent fois plus affreuse. Dans l'espace de quelques heures, il avoit perdu deux fois la femme qu'il idolâtroit, et l'infidélité pour la lui ravir avoit précédé le trépas. Ces souvenirs déchirans, hélas! demeuroient pour toujours inséparables, et l'infortuné Frédéric ne regrettoit qu'avec amertume, et ne pleuroit qu'en rougissant. Enfin, la plus sombre mélancolie prit la place

du désespoir, et la présence d'Auguste parvenoit seule à la dissiper, mais pour fort peu d'instans. Auguste, depuis une semaine, vivoit à peu près séparé de Charlotte, et ne la nommoit jamais à Frédéric, dans la crainte de présenter à son esprit un contraste trop affligeant. Ce fut le comte qui lui en parla le premier, en témoignant vivement le désir de la voir; Auguste, doublement satisfait, promit de revenir dîner avec sa femme. Ils passèrent donc ensemble cette journée, et sur la demande de Charlotte, Frédéric consentit à garder son fils près de lui; ce qu'il n'avoit fait jusque-là qu'avec une sorte de répugnance, et pendant quelques minutes. Cet enfant, âgé de deux ans à peu près, étoit de la plus charmante figure, et le comte qui d'abord

avoit repoussé ses caresses, finit par en être touché au point d'y répondre plus d'une fois. Auguste et Charlotte espérèrent beaucoup d'un changement aussi heureux ; Frédéric avoit besoin d'aimer. Comme père, comme ami, il pouvoit encore avoir des jouissances, et cette idée étoit nécessaire au bonheur des deux époux. Car on partage si promptement les sentimens de celui qu'on aime, que Charlotte n'avoit pas tardé à voir dans Frédéric le frère le plus chéri.

Un jour qu'Auguste avoit dîné chez le comte avec sa femme, le petit Henri un peu malade étoit sans cesse resté couché sur les genoux de Charlotte; lorsqu'elle fut au moment de partir, elle voulut le mettre à terre; mais l'enfant poussa des cris, et, s'at-

tachant à sa robe, il l'appela *maman*. — « Hélas, mon cher petit, dit Frédéric, le ciel ne t'a pas accordé un aussi grand bonheur! »

— « Je vous jure qu'il s'en faut de bien peu de chose, répondit Charlotte, car je l'aime comme mon fils. »

— « Ah! que ne peut-il vivre près de vous! être élevé loin de ces grandeurs dont je reconnois trop tard le néant! oui, si je savois qu'un jour, mon pauvre Henri devînt l'objet de vos soins, le témoin de vos vertus, je pourrois encore être heureux. »

— « Hé bien, confiez-le à nos soins, dit aussitôt Charlotte, et je l'emmène dès ce soir. »

— « Auguste, entends-tu ce qu'elle dit? » reprit le comte dont la figure exprimoit la joie.

— « Tu ne crains pas mon opposition, je pense? » répondit Auguste en souriant. Frédéric se jeta dans ses bras; puis, soulevant le petit Henri :

— « Charlotte, Auguste, s'écria-t-il, voilà donc *notre* enfant. Il se rendra digne, j'espère, de votre honorable adoption. »

A dater de ce jour, le comte ne connut plus de bonheur que celui d'aller chez Auguste. Il y passoit tout le temps qu'il pouvoit ravir aux affaires, et aux tracasseries sans nombre dont il étoit toujours l'objet; et peu à peu, la présence de ses amis et de son enfant parvenoit à lui rendre quelque gaieté. Charlotte ne doutoit pas que s'il se décidoit à quitter la cour, il ne pût vivre encore heureux et tranquille. — « Ne nous flattons pas, di-

soit Auguste, qu'il renonce jamais volontairement au pouvoir, aux grandeurs. L'ambitieux ne rompt pas sa chaîne, même lorsqu'elle ne lui présente plus aucun charme; et nous verrons Frédéric vivre toujours malheureux, n'ayant pour tout espoir que celui de mourir ministre. »

— « Mais c'est de la déraison! » répondit Charlotte.

— « Eh! quelle passion est raisonnable, si nous en exceptons l'amour cependant, » reprit Auguste en embrassant sa femme.

Frédéric étoit veuf depuis un an, lorsque le roi tomba dangereusement malade. La foule des courtisans se porta aussitôt vers le prince héréditaire, et l'on rechercha sa faveur avec

la plus grande assiduité. Le comte seul s'abstint de se présenter chez lui, et tout entier aux soins qu'il croyoit devoir à son bienfaiteur, il ne se tourna pas vers le soleil levant, quoiqu'il lui fût impossible de s'abuser sur la perte qu'il alloit faire.

Le prince héréditaire ne l'avoit jamais aimé ; car il n'arrive guère que le favori d'un monarque soit celui de son successeur, et le comte regrettoit alors vivement que ses longs dégoûts ne l'eussent pas décidé plus tôt à donner sa démission ; mais il n'étoit plus temps. Le roi ne vécut que trois semaines, ce qui força Frédéric à tenir sa délivrance d'un événement, tandis qu'il auroit pu la devoir à son courage. Du moins l'at-

tendit-il sans regret, à la grande joie d'Auguste, qui l'observoit alors avec une extrême attention.

CHAPITRE XIII.

Le roi étoit mort depuis trois jours. Le comte avoit vu deux fois le nouveau souverain, qui l'avoit fort bien reçu, et beaucoup de gens commençoient à croire que les grands talens du ministre favori, joints à l'estime dont il jouissoit généralement, pourroient fort bien le maintenir en place; lorsqu'au moment de se mettre à table chez madame de Walstein, Auguste reçut un billet de son ami. Il ne contenoit que ces mots : — « Je suis arrêté, et traduit devant une haute cour. »

Dans le premier instant, l'indignation chez Auguste surmonta la douleur; mais son courage et son sang-froid ne l'abandonnèrent point. Il rassure sa femme et sa belle-mère, qu'un si terrible coup accabloit, et sans perdre une minute, il remonte chez lui. Après avoir écrit au roi deux lignes par lesquelles il sollicite une audience, il s'habille à la hâte, et vole au palais.

Le roi aimoit beaucoup les lettres; lorsqu'il n'étoit encore que prince héréditaire, il avoit en mille occasions donné au baron de Mulden les marques de la bienveillance la plus flatteuse, au point de montrer souvent le désir de l'attacher à sa personne; et quoiqu'Auguste eût respectueusement éludé les différentes propositions sur ce

sujet, il n'avoit jamais cessé de lui témoigner combien il estimoit son talent et son caractère, et de l'engager à le voir souvent. Auguste pendant la route se rappeloit tout cela, et concevoit quelqu'espoir de sa démarche. Arrivé au palais, il remit sa lettre à un chambellan, sur l'amitié duquel il pouvoit compter, et le supplia de faire tous ses efforts pour obtenir une réponse prompte. Il attendit son retour dans la plus vive anxiété; enfin le chambellan reparut, et lui dit que sa majesté consentoit à le recevoir aussitôt. Auguste le suivit; il parvint dans le cabinet du roi, qui prit en le voyant l'air le plus gracieux.

— « Sire, dit Auguste tristement; lorsque, pour la première fois, j'ai

l'honneur de me présenter devant votre majesté comme son sujet, il m'est bien douloureux d'avoir à la solliciter pour l'ami le plus cher; mais le comte de Wolendorf est arrêté, et..... »

— « Mon cher baron, interrompit le roi, dont la figure devint plus grave, je ne puis rien pour lui maintenant; vous le savez, la loi seule doit décider de son sort, et je n'ai pas le droit de faire grâce avant qu'elle ait parlé. »

— « Grâce! sire, répondit Auguste, en relevant la tête avec dignité, je n'implore point sa grâce. Le comte sera jugé; il faut qu'il le soit, car la clémence de votre majesté ne lui rendroit pas l'honneur. Je ne sollicite autre chose, sire, que les moyens de le défendre. Je supplie votre majesté

d'ordonner qu'il me soit permis de recueillir dans les bureaux de son ministère tous les renseignemens nécessaires à sa justification. Me présentant ici comme celui qui doit parler devant la haute cour ; j'ose espérer que cette faveur ne me sera pas refusée. »

— « C'est vous qui parlerez ? » dit le roi.

— « Oui, sire, et toutes les actions de sa vie me sont parfaitement connues. »

— « Les charges contre lui sont bien fortes. »

— « Je le suppose, dit Auguste ; depuis beaucoup d'années, la haine et l'envie les rédigent, et c'est pour ce motif que je sollicite de votre majesté

le moyen le plus sûr de les réfuter hautement. »

— « J'ignorois que vous fussiez resté aussi lié avec le comte, et vous me faites désirer vivement qu'il parvienne à se justifier. »

— « Il se justifiera, sire ! s'écria Auguste, il se justifiera. La belle âme de votre majesté n'éprouvera pas le regret d'avoir vu succomber sous les coups de la calomnie un de ses plus dignes sujets. »

Le roi prit une plume, et il écrivit lui-même l'ordre de délivrer dans les bureaux, au baron de Mulden, tous les renseignemens nécessaires à la défense du comte de Wolendorf.

— « L'avez-vous vu? » demanda le roi.

— « Non, sire; mais j'espère qu'il

me sera permis... » L'attendrissement subit dont il ne fut pas maître l'empêcha d'achever.

— « Comme son défenseur, je pense que vous en avez le droit ; je l'accorde à son ami sans aucune restriction. »

Auguste baisa respectueusement la main de son roi, et le chambellan ayant reçu l'ordre de le conduire à la prison, et d'y signifier qu'à toute heure le baron de Mulden pourroit voir son ami, il prit congé.

Que ne souffrit pas Auguste lorsque, pour arriver jusqu'à son cher Frédéric, il fut contraint de traverser les effrayans guichets, les portes armées de cent verroux, qui séparent des hommes libres les infortunés prisonniers ? Chaque tour de clef déchiroit son cœur. Enfin il parvint à

une petite chambre assez propre, dont la fenêtre étoit grillée; et c'est là, qu'assis sur une chaise de paille, près d'une mauvaise table qui composoit tout l'ameublement de ce triste réduit, il trouva celui qui, depuis trois jours seulement, ne gouvernoit plus l'Etat.

Le comte, à la vue d'Auguste, se leva, et lui serrant la main :

— « Je t'attendois, » dit-il. Sa figure étoit calme. On y lisoit peut-être une indignation concentrée, mais aucun abattement. Le geôlier les ayant laissés seuls, Auguste lui rendit compte aussitôt de ce qui venoit de se passer avec le roi. — « Auguste, c'en est fait, dit Frédéric, je n'oublierai jamais l'outrage dont il paie mes longs services. Sais-tu qu'il a refusé

de m'entendre ; qu'il n'a prêté l'oreille qu'à mes lâches accusateurs ?.... Mais il me permet de te voir, et je rendrois grâce de cette faveur à mon plus mortel ennemi. »

Quoique l'acte d'accusation ne leur fût pas encore connu, Frédéric avoit quelques soupçons sur les différentes charges qu'il pouvoit contenir. Elles se détruisoient toutes facilement par le tableau succinct des opérations de son ministère, qu'Auguste alloit dresser sans retard ; mais le comte avoit surtout à combattre la haine d'une foule d'hommes, très en crédit sous le nouveau règne, et que dix ans d'envie impuissante envenimoient contre lui ; en sorte que son innocence étoit loin de le rassurer. Si ses ennemis l'emportoient cepen

dant, il avoit pris dans son âme l'inébranlable résolution de ne point survivre au jugement qui le condamneroit, fût-ce à la peine la plus légère. Auguste ne tarda pas à le deviner ; il ne douta point qu'en effet, avec ce caractère qu'il connoissoit si bien, le comte ne supporteroit jamais la moindre flétrissure. Et cette idée terrible le fit trembler malgré lui sur le résultat d'une affaire, dont le succès lui sembloit certain, tant qu'il n'avoit pas frémi à la pensée des suites funestes d'un revers.

On communiqua le lendemain à Frédéric son acte d'accusation, et quoiqu'il ne renfermât que d'indignes calomnies, deux faits entr'autres s'y trouvoient présentés avec tant d'art, et offroient de telles apparences de

vérité, qu'Auguste sentit aussitôt de quelle importance il étoit de les éclaircir complétement aux yeux des juges. Ce travail fut long et difficile; il s'en occupoit avec Frédéric, après avoir recueilli dans les bureaux les différentes pièces qui leur étoient nécessaires; en sorte que le plus souvent c'étoit la nuit qu'il rédigeoit le tout à tête reposée; Charlotte ne le quittoit pas, et partageoit ses veilles; assise près de lui, elle lisoit ou travailloit sans le troubler, mais elle étoit là.

— « Hélas! lui disoit-il quelquefois en laissant tomber la plume, serois-je assez heureux pour confondre ses infâmes accusateurs, pour le justifier entièrement, quand je songe, Charlotte, que le moindre doute est sa mort!

toutes mes idées se troublent, et il me devient impossible de continuer. »

Charlotte alors ranimoit son courage. Elle écoutoit la lecture de son dernier travail, et l'espoir qu'elle en concevoit faisoit renaître celui d'Auguste.

Enfin le jour redoutable arriva; une foule immense s'étoit portée à l'audience, car le vulgaire aime les grandes chutes. Le comte de Wolendorf, couvert des ordres dont l'avoient honoré tous les souverains de l'Europe, vint s'asseoir sur le banc des criminels. Sa contenance étoit noble et tranquille; aucune altération ne se peignoit sur sa belle figure, et après avoir salué avec grâce ses juges et les spectateurs, il prit place, sans paroître éprouver la plus

légère émotion ; tous les yeux cependant étoient portés sur lui, et la curiosité dans ce cas est si rarement accompagnée de discrétion et de délicatesse, que celui qui s'en voit l'objet, la confond aisément avec la malveillance.

On lut d'abord l'acte d'accusation, puis on entendit les témoins. Parmi ces derniers, dont les dépositions furent toutes à peu près insignifiantes, il se présenta un homme qui devoit sa fortune à Frédéric, et qui, pendant long-temps, avoit possédé sa confiance. On étoit parvenu à gagner ce malheureux, et à lui faire promettre de trahir son premier bienfaiteur. Un juge ayant demandé à l'accusé s'il connoissoit ce témoin : — « Beaucoup, répondit le comte ; il est plus

instruit que personne du fait dont s'occupe maintenant la cour; et puisqu'un heureux hasard me l'envoie, j'invoque son témoignage. Parlez, mon cher ami, » ajouta-t-il. Ces paroles, prononcées du ton le plus simple, troublèrent cet homme au point qu'il balbutia quelques mots sans suite, et finit par pâlir et se trouver mal. On permit qu'il se retirât; mais cet événement, dont la cause étoit assez claire, produisit le meilleur effet en faveur de Frédéric.

Enfin, après avoir entendu les témoins, le président annonça que l'ami de l'accusé, qui s'étoit présenté comme son défenseur, pouvoit parler. Auguste se leva, et s'avançant vers le tribunal : — « C'est moi, dit-il d'une voix ferme, le baron de Mulden. »

Il est des hommes dont l'amitié répond de notre honneur à la société. A la vue du baron de Mulden, personne ne douta de l'innocence du comte, et les juges eux-mêmes ne purent se défendre de l'impression favorable à l'accusé qu'éprouva l'assemblée entière. Auguste réfuta d'une manière victorieuse, et article par article, l'acte d'accusation ; les murmures d'une approbation involontaire partoient de tous les coins de la salle. Mais lorsqu'il arriva à la seconde partie de son plaidoyer, et qu'il retraça sans la moindre exagération tous les bienfaits d'un ministère que le peuple entier avoit béni, un attendrissement général se manifesta parmi les spectateurs, et plusieurs s'écrièrent d'une voix émue : « Oui, c'est la vérité, c'est la vérité! »

Auguste ayant cessé de parler, le président demanda à l'accusé s'il avoit quelque chose à ajouter pour sa défense? — « Non, sans doute, répondit le comte, en portant sur Auguste ses regards attendris. Qu'aurois-je à dire maintenant? » Puis, réfléchissant aussitôt que sa vive émotion pourroit s'interpréter comme une marque de foiblesse, il détourna la tête, et parvint à s'en rendre maître.

La cour passa de suite aux opinions, et pendant la demi-heure qui s'écoula jusqu'à son retour, Auguste fut bien certainement celui qui souffrit davantage. Enfin les juges rentrèrent, et le président déclara « que Frédéric de Mulden, comte de Wolendorf, étant acquitté unanimement par la cour de toutes les charges portées contre lui,

seroit mis en liberté sur-le-champ. »
A peine ce jugement fut-il prononcé que les plus vifs applaudissemens éclatèrent de toute part; le comte et son ami traversèrent avec beaucoup de peine la foule qui se pressoit sur leur passage, et dont les acclamations les accompagnèrent jusqu'à leur voiture.
— « Chez toi, » dit Frédéric, qui put enfin enfin respirer, et serrer la main d'Auguste.

—

CHAPITRE XIV ET DERNIER.

QUELLE heureuse journée on passa chez madame de Walstein ! le comte rendu à ses amis, se réunissoit à eux pour toujours; car il annonça de suite l'intention où il étoit de prendre dans la maison l'appartement qu'avoit occupé Auguste. — « Nous ne nous quitterons plus, dit-il à son ami; notre première séparation ne m'a pas porté bonheur. » Charlotte permit que pour cette fois le petit Henri dinât à table, et Frédéric en regardant tour à tour son fils et des amis

si chers, s'étonnoit d'avoir pu long-temps faire cas d'autre chose. Le lendemain cependant, le roi le fit demander ainsi que le baron de Mulden. Après l'avoir félicité sur son triomphe, il lui parla de la manière la plus touchante du vif regret qu'il éprouvoit de s'être laissé tromper par ses ennemis, et finit en lui déclarant qu'il étoit toujours ministre. Rien ne pouvoit flatter autant le comte qu'une semblable réparation; mais il se contenta d'exprimer à son souverain toute la reconnoissance que lui inspiroient ses bontés, et il refusa le ministère.

Depuis ce jour, les idées de pouvoir, de grandeurs, ne furent plus pour Frédéric que le souvenir d'un songe pénible, dont un heureux réveil étoit venu le délivrer. Entouré

de tout ce qui lui étoit cher, il reprit bientôt sa gaieté. Sa fortune très-considérable lui permit de se livrer plus que jamais au goût qu'il avoit conservé pour les arts : il aimoit beaucoup la lecture, et ces occupations jointes à celles d'écrire des mémoires qui devoient être un jour du plus grand intérêt, employèrent à l'avenir ses momens. Il acheta une fort belle terre, dans laquelle on passoit l'été en famille; et le petit Henri s'éleva au sein des vertus et des talens dont il étoit appelé à devenir le modèle.

Auguste et Frédéric approchoient de la vieillesse, lorsqu'un jour étant seuls auprès du feu, le comte resta long-temps plongé dans la rêverie. — « Sais-tu à quoi je pensois? dit-il

enfin à son ami; je retraçois à ma mémoire et ta vie et la mienne; sans doute lorsque chacun de nous a pris son chemin dans le monde, celui que j'ai choisi paroissoit plus brillant; tout a semblé me protéger; les événemens, les hommes, m'ont servi le plus souvent; cependant la douleur, les inquiétudes et le dégoût ont accompagné ma jeunesse; et toi, dont en mille façons j'ai troublé l'existence, que d'années heureuses et tranquilles n'as-tu point passées! cela tient uniquement à ce que, plus sage que moi, tu as su chercher le bonheur dans des jouissances réelles et durables; car celui que nous donnent les succès de fortune, de grandeurs et de vanité, n'a point de lendemain; tout ce que j'obtenois alors avec tant

de peine, me touchoit peu l'instant d'après, tandis que je ne me lasse pas de vivre près de toi, près de mon fils, et que mon idée la plus douce est celle de vous retrouver à toute heure : l'étude me semble aussi présenter les mêmes avantages ; tout le reste est chimère. »

— « Oui, dit Auguste, des affections, des habitudes, et cette liberté individuelle que nous assure un état médiocre, voilà le bonheur. »

FIN.